

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Humiliation ou guerre...

Le « Journal de bord » du Père Yvon

Avec les pêcheurs de Terre-Neuve et du Groenland

L'incendie du Palais de Bruxelles en 1731

En quelques lignes...

Au Sixième Congrès international de l'histoire des Religions

La première épître aux Corinthiens

Méditation au pied des volcans de Java

Classes sociales?

Les origines du jansénisme hollandais

Orientations de la philosophie contemporaine en Allemagne

Les idées et les faits : Chronique des idées : « Le Poème de la Sainte Liturgie », Mgr J. Schyrgens.

Hilaire BELLOC

E. CHARCOT

Père YVON, O. M. C.

Vicomte Charles TERLINDEN

\* \* \*

\* \* \*

Lucien CERFAUX

Maurice PERCHERON

Baron SNOY d'OPPUERS

Jean d'ESCALETTTE

Marcel DE CORTE

## Humiliation ou guerre...

D'ici quelques jours les conditions atmosphériques permettront des opérations militaires sur la frontière abyssine. Il se peut encore — à l'heure où nous écrivons ces lignes — que de telles opérations soient retardées pour des raisons politiques, mais quant aux conditions physiques, c'est vers le 12 de ce mois qu'il deviendra possible d'agir. Voilà le premier point.

Le deuxième point est que, sauf capitulation de la part de l'Abyssinie, l'Italie passera à l'offensive. En tout état de cause son armée avancera.

Troisième point : quand cette armée avancera, l'Angleterre se trouvera devant l'alternative : ou céder, ou entrer en guerre contre l'Italie. Si l'Angleterre cède, elle aura subi une humiliation dont elle ne se relèvera peut-être pas. Si elle se décide à risquer la guerre, il se peut qu'elle soit victorieuse. Si l'Angleterre n'était pas victorieuse, jamais elle ne se relèverait du coup.

L'Angleterre pourrait céder de bien des manières. Il est important de les considérer parce que plus d'une pourrait servir de manteau pour cacher notre déconfiture. Il sera essentiel de reconnaître, sous ce manteau, notre défaite réelle. Sans quoi nous nous bercerons d'illusions et nous nous imaginerons qu'il n'y eut aucune défaite. Les conséquences de notre défaite nous surprendraient alors à l'improviste.

Les deux principales manières de céder sont les suivantes :

1<sup>o</sup> L'Angleterre peut augmenter l'offre déjà faite à l'Italie et proposer des conditions nouvelles que l'Italie accepterait. Ces conditions ne peuvent plus, à l'heure actuelle, être inférieures à un protectorat de l'Italie sur l'Abyssinie. Or, tout l'effort de l'Angleterre tendit à empêcher pareil protectorat;

2<sup>o</sup> L'Angleterre peut proposer d'imposer par la force, à l'Italie, des « sanctions » qui, appliquées, provoqueraient immédiatement la guerre — mais en prenant toutes les précautions pour que ces sanctions ne soient pas appliquées. Cela est possible en répétant que le manque d'unanimité parmi les membres de la S. D. N. dégage l'Angleterre et la dispense d'agir. Pareille politique serait dans la ligne suivie jusqu'à présent, et si l'excuse est maintenue après que l'Italie sera entrée en campagne, l'Angleterre apparaîtra au monde entier comme mise en échec et

comme manquant de la puissance nécessaire pour exécuter une menace.

\* \* \*

L'autre terme de l'alternative est la guerre. Ce sera la guerre, que nous ayons ou que nous n'ayons pas l'assistance française. Il est extrêmement improbable que l'Angleterre aura cette assistance. Il existe en France un groupement révolutionnaire organisé tout disposé à risquer la guerre dans l'espoir de profiter des événements; mais les révolutionnaires ne sont ni assez nombreux, ni assez organisés pour produire la catastrophe en face d'une opposition bien plus nombreuse et tout aussi déterminée. Tout politicien français qui oserait prôner une telle guerre risquerait sa vie. Le politicien français est trop déconsidéré aux yeux de ses compatriotes pour que ceux-ci le suivent encore dans des événements politiques graves.

D'aucuns parmi les rares Anglais qui connaissent le Continent comptent sur les francs-maçons français pour faire la guerre à l'Italie au profit de l'Angleterre. L'organisation maçonnique française est identique à la « machine » du radicalisme français, c'est-à-dire du parti anticatholique qui a une majorité de politiciens à ses ordres. Mais cette « machine » n'a pas la nation à ses ordres et les politiciens ne risqueront pas leur peau. Compter sur les francs-maçons et sur leur haine du gouvernement fasciste qui a écrasé la maçonnerie italienne, c'est s'appuyer sur ce qui, actuellement, est un soutien insuffisant.

Mais même si l'impossible arrivait et si le gouvernement français soutenait l'Angleterre contre l'Italie, cela n'éviterait pas la guerre. L'actuelle mentalité des Italiens leur ferait certainement répondre à toute tentative de sanctions, par la guerre. Ceux qui réclament des sanctions en tout cas, demandent la guerre...

Voilà où en est l'Angleterre. L'ineptie, l'ignorance, l'hésitation combinées de nos politiciens professionnels nous ont conduits à ce choix de maux : la guerre — et même eux savent ce qu'est la guerre moderne — ou l'humiliation durable...

HILAIRE BELLOC

## Le "Journal de bord", du Père Yvon<sup>(1)</sup>

*Les Œuvres de mer me font l'honneur immérité de me demander de présenter au public le Journal de bord, du R. P. Yvon, dont les épreuves m'ont été communiquées.*

*L'indulgent Aumônier des Bancs me pardonnera ma franchise : navigateur « occasionnel » des régions septentrionales, j'ai cru pouvoir me contenter de parcourir ces placards et j'ai feuilleté les premières pages; mais, bien vite j'ai fait machine arrière et, inconscient des heures qui passaient, j'ai tout lu, dévoré plutôt, tantôt angoissé, parfois souriant, toujours ému depuis le premier mot jusqu'au dernier.*

*Il m'a semblé alors que je me réveillais, mais l'empreinte du rêve, avec dans son réalisme si sincère des phases de cauchemar, m'est restée. Honteux du bien-être où je me retrouvais et de mon inaction, imprégné par la grandeur de la tâche assumée avec tant de courage naturel par les uns, de cordiale simplicité par l'Apôtre de Charité, l'humanité m'a paru meilleure. Aux souffrances des cruels labeurs imposés aux hommes s'oppose le soulagement apporté par l'Aumônier de la plus grande paroisse du monde. Au souffle de la tempête se mêle celui, encore plus puissant, de la bonté.*

*Que faut-il admirer le plus? Ces marins de la très grande pêche, dont le R. P. Yvon nous décrit l'existence terrifiante, ou lui-même qui, à l'image du Christ, son Maître qui l'inspire, il s'est fait le même homme qu'eux, pour mieux secourir et leurs corps et leurs âmes? Dans le merveilleux équilibre de la nature le remède se dresse à côté du mal. Pour vivre et faire vivre les leurs, nos marins acceptent sur la mer le plus dur des purgatoires, presque l'enfer; le Pasteur de l'Océan n'abandonne pas ses brebis. Devant ce troupeau, exemple émouvant de rudesse tendre, de résignation énergique, devant son berger souriant et miséricordieux dont les bras sont largement ouverts sur le Ciel de Terre-Neuve et du Groenland comme ceux de la Croix, inclinons-nous très bas et recueillons-nous.*

*Le R. P. Yvon écrit comme il pense et comme il agit; avec son cœur. Son Journal de bord est à la fois un roman vécu, autrement passionnant que tout ce que l'imagination la plus féconde aurait pu produire et un manuel de la vie sur les Bancs; c'est aussi un manuel de bonté.*

*Lecteur, feuillotez cet ouvrage! Ce sont là les seuls mots que j'aurais dû écrire. Vous le lirez tout d'un trait comme je l'ai fait; et, comme moi encore, en le fermant, vous vous sentirez meilleur, car vous aurez reçu une belle leçon d'Amour. Dans vos oreilles chanteront les vers de Shakespeare :*

Mercy... is twice bless'd  
It blesseth him that gives and him that takes.

« La Charité apporte deux bénédictions : elle bénit celui qui donne et celui qui reçoit. »

E. CHARCOT,  
Membre de l'Institut.

(1) Ces lignes serviront de Préface à l'ouvrage qui paraîtra prochainement à la Librairie Saint-François, 4, rue Cassette, à Paris, sous le titre : *Avec les pêcheurs de Terre-Neuve et du Groenland*. Nous sommes heureux d'en pouvoir donner ci-après, en primeur, un important extrait.

## Avec les pêcheurs de Terre-Neuve et du Groenland

En dérive!

Que de marins, pour survivre, ont dû, pendant des jours et des nuits, haler sur les avirons avec des mains enflées comme des gants de boxe! Tels ces deux hommes du *Pomone* qui, trompés par la brume, sont partis en dérive le 13 juin, sans pain, ni eau, et n'ont été retrouvés que le 18. Comment s'imaginer la cruelle anxiété de ces deux malheureux qui, harassés, à bout de forces, se sont couchés à l'arrière de leur doris ingouvernable, jouets anxieux du féroce caprice des vagues qui secouent, tournoient, culbutent et brisent! Comment dépeindre leurs yeux hallucinés, cruellement battus d'embruns, la salure cuisante des plaies vives de leurs mains, la charpente du doris pénétrant pendant des jours et des nuits dans leur chair, la dévorante brûlure de la faim et de la soif au creux de leur estomac, leurs désespérances enragées et leurs hébétudes! Après quatre jours faméliques, la sirène enrôlée d'un paquebot a crevé la brume, tout près d'eux. Furieusement ils ont mis le cap sur le bruit, au risque d'être coupés par l'étrave, chavirés par le remous... Et le bruit est passé au-dessus d'eux, dans le ciel opaque, sans qu'ils aient pu rien voir des cinquante mille tonnes lancées à vingt nœuds vers la France!

La tempête et la brume sont, pour les marins de Terre-Neuve, deux sources de grands dangers. Et, à ces deux points de vue, le navire-hôpital leur rend les plus grands services. Depuis sa création, le navire-hôpital n'a-t-il pas recueilli en mer près de cinq cents naufragés ou marins en dérive? Et ce n'est pas là ce qui donne principalement au métier de la grande pêche son caractère dur et pénible. Mais, au dire des marins eux-mêmes, ce qui relègue leur métier au rang du dernier des métiers, c'est la charpente, la constitution même du métier tel qu'il est compris, c'est-à-dire le travail et les conditions dans lesquelles il s'accomplit.

Le travail

Une puissance formidable de travail s'est emparée des pêcheurs. Ici, il n'est pas question de journées de huit heures. La loi du travail des Bancs, c'est le maximum de rendement pendant le maximum de temps. Une féroce émulation, qui gagnerait à être refrenée, dresse l'amour-propre d'un doris contre l'amour-propre d'un autre doris, l'amour-propre d'un navire contre l'amour-propre d'un autre navire. C'est à qui pêchera le plus, c'est à qui « débanquera » le premier.

Debout à 3 heures du matin, si le capitaine juge que le temps est maniable (et il est rare qu'il ne le soit pas), ils « crochent » immédiatement dans leurs doris, et halent sur les avirons pour aller tirer les lignes.

Par un temps calme, la relève des lignes est déjà une opération qui demande des efforts considérables. Mais tirer, pied par pied, d'une profondeur de 70 à 100 mètres, des kilomètres et des

kilomètres de lignes, debout dans les doris chancelants, croisés par les lames, brûlés par des rafales, en garant leurs doigts gourds des deux mille morsures d'hameçons, alors que souffle la bise ou que tombent les bruines glaciales, et qu'au poids ordinaire des lignes s'ajoute le remorquage de la chaloupe contre le vent et contre la lame, c'est là un travail littéralement exténuant. Et cette levée des lignes, qui dure quatre heures en moyenne, peut en atteindre de huit à douze les jours de dur tirage.

Arrivé à bord, il ne faut pas songer au repos. La morue, il faut la préparer, il faut l'ébréguer (1), il faut la décoller (2), il faut la trancher (3), il faut l'énocter (4), il faut la laver, il faut l'empiler, il faut la saler. Les lignes, il faut les boëtter (5). Il est difficile de se faire une idée de la somme de travail que représente ce boëttagage des lignes. Se battre pendant sept ou huit heures contre une manne de lignes brouillées, un inextricable fagot de cordes hérissées d'hameçons semblables à des ronces et à des épines d'acier, qu'il faut démêler, dénouer, réparer et boëtter. Et, comme tout ce travail se fait à moitié plié en deux, on peut s'imaginer qu'il n'a rien de récréatif... Aussi, pendant ces longues heures, on voit ces pauvres malheureux se relever, se redresser de temps en temps, placer les mains sur les hanches et lancer le torse en arrière pour soulager leurs reins endoloris. Et pendant la première pêche, alors que souffle la bise ou que tombent les bruines glaciales, la neige même, plus d'un s'arrête pour souffler dans ses mains engourdies, gercées, crevassées, grignotées par la chair salée ou déchirées par les écailles tranchantes des bulots ou pour frotter ses poignets dévorés par les démangeaisons des « petits choux » des Bancs (6). Et, les lignes boëtées, il faut aller, le soir, à la nuit tombante, les poser, les larguer à deux ou trois milles (7).

Il n'y a pas d'heure pour les repas. Les hommes mangent quand ils peuvent, entre deux tournées, au milieu du nettoyage du poisson ou tout en boëtant leurs lignes.

Il n'y a pas d'heure pour le repos. Aucune considération ne tient devant ces deux faits : la piaule (8) passe, le poisson donne : il faut le saisir. Le travail n'est même pas limité par les forces humaines, mais uniquement par l'impossibilité de travailler. Sur les Bancs, l'ordinaire du travail c'est dix-huit heures d'affilée (9). Au Groenland, le soleil est cruel. En luisant pendant vingt-deux heures, il condamne le marin à un travail forcé de vingt-deux heures.

Le sort des équipages des chalutiers n'est pas plus enviable. Le chalutier libère le marin du travail du boëttagage des lignes, du halage et des dangers des doris ; mais, loin d'alléger son sort, il ne fait que l'accabler. A Terre-Neuve, la machine n'est pas le serviteur de l'homme, c'est l'homme qui est l'esclave de la machine. La machine peut travailler nuit et jour, l'homme travaillera nuit et jour. Ce sont les travaux forcés sans discontinuité tant que le poisson donne ; et l'abondance du poisson est parfois telle, qu'elle ne laisse aux hommes que sept heures de repos par trois jours. Aussi n'est-il pas rare qu'ils titubent de fatigue et de sommeil. Et dire que, sur certains chalutiers, l'équipage comprend une vingtaine de jeunes gens de moins de vingt ans.

D'aucuns prétendent que l'habitude a tellement émoussé la

sensibilité de ces gens simples et rudes, qu'ils ne souffrent plus de leur situation pénible. J'ai lu quelque part qu'autrefois, en Languedoc, un vieux pêcheur de grenouilles avait l'horrible habitude, après chaque capture, de dépouiller vivantes ces malheureuses petites bêtes. Comme quelqu'un lui en faisait un jour le reproche, il lui répondit simplement : « Depuis quarante ans que je leur fais ça, ce serait malheureux si elles n'y étaient pas habituées ! » Ah ! comme nous nous résignons facilement aux malheurs des autres !

### La vie à bord d'un chalutier

Nous dînons à 18 heures. Je prends mes repas avec le capitaine et le chef-mécanicien. La table est munie d'un encadrement à roulis. Cet encadrement est divisé en différents carrés destinés à recevoir les divers ustensiles de table et à les empêcher d'aller au diable, car, sur tous les chalutiers, le roulis est perpétuel.

Ce soir je paie l'apéritif. Il faut bien arroser ma première croisière sur un chalutier. Je demande au capitaine de faire venir tout l'état-major, et j'exhibe une bonne bouteille de Dubonnet, que m'avait offerte une personne charitable de Saint-Pierre.

Le petit mousse qui nous sert est charmant. Il est natif de Ploubalay et appartient à une famille de six enfants. Le père est sur l'*Immaculée-Conception*, de Saint-Malo ; c'est un vieux loup de mer qui a vingt-six campagnes aux Bancs. Il est resté une année à terre, mais il s'ennuyait parmi les « charretiers » et il a réembarqué. Trois de ses fils sont sur l'*Alfred* et tous trois sont charmants. En les confiant au capitaine Girard, le père lui a recommandé d'avoir l'œil et d'en faire des travailleurs.

Le menu est inscrit au tableau noir :

Soupe de poissons  
Flétemps fri  
Achi-bif, aricos  
Fromache  
Café.

Après le dîner, je monte chez le capitaine. En m'introduisant chez lui, il me dit :

— Voilà, vous êtes chez vous. Je regrette de n'avoir pas de chambre à vous donner, mais ma chambre est la vôtre. Faites comme chez vous. Toutes vos petites histoires, vous allez les mettre dans mon armoire ; si vous les laissez sur la table, demain il faudra lâcher tout l'équipage pour les retrouver. Et surtout, tâchez de les caler fortement, sinon vous allez mettre la révolution dans mon armoire. Tenez, je vais vous arranger ça !

Et le capitaine de caler ma valise avec ses mouchoirs et ses chemises ; mes appareils de photo et à cinéma sont délicatement enveloppés dans des serviettes... enfin le tout est arrimé comme un déménageur emballe une vaisselle de grand prix ! Comment diable vais-je retirer mes affaires quand j'en aurai besoin ?

L'installation terminée, le capitaine, comme s'il avait l'intuition de mes pensées, me dit :

— Comme ça, au moins, vous les trouverez !

Voulant sans doute me donner la raison de ces précautions, le capitaine tapote sur son baromètre en disant : « Il culbute ».

Puis s'adressant à l'homme de barre :

— Dis donc, Marius, que dit ton baromètre ?

— Ah ! capitaine, j'ai le cerveau marécageux !

— Oh ! alors, dit le capitaine en se tournant vers moi, nous allons danser car le baromètre de Marius est infallible ! Quant à votre lit, poursuit mon hôte, vous aller l'installer à votre goût, mais tâchez de bien vous caler ! Vous vous coucherez quand vous

(1) La dépouiller de ses entrailles.

(2) Lui couper la tête.

(3) Lui enlever la colonne vertébrale.

(4) Lui vider ses deux poches de sang.

(5) Amorcer.

(6) Excroissances qui, croit-on, sont d'origine microbienne.

(7) Le mille marin vaut 1,852 mètres.

(8) Banc de morues.

(9) Les six heures sans travail ne sont pas toujours consacrées au sommeil. Les hommes doivent assurer le « quart » à tour de rôle. Et à l'époque du boëttagage à l'encornet, il n'est pas rare qu'ils soient appelés sur le pont par « l'homme de quart » au cri de « Pique » trois ou quatre fois par nuit, pour pêcher la boëtte.

voudrez, vous vous lèverez quand vous voudrez, et... vous dormirez quand vous pourrez.

Mon lit! Ah! il fut vite fait! Une couverture sur le cuir du canapé, c'est-à-dire le caisson à bouteilles du capitaine, une couverture par-dessus, un oreiller au bout, et voilà.

Mon installation terminée, je suis allé voir les hommes. Ils causaient sur le pont. Ils sont tous des environs de Saint-Malo, ou des Côtes-du-Nord. Je commence par une tournée de cigarettes, c'est une entrée en matière très commode et toujours agréable, et une amorce certaine à la conversation. C'est le « père Eugène » qui orienta la conversation. C'est le dcyen de l'équipage, c'est le « pépère » de tous, mais surtout des jeunes mousses et novices. Tous le taquinaient avec respect et le « père Eugène » s'y prête toujours avec bonhomie, souriant malicieusement, autant des yeux que des lèvres!

On dit que le sourire ne le quitte que quand il se trouve devant sa belle-mère! Mais j'ai peine à me représenter sa bonne tête sans le sourire et je m'imagine que chez lui la tristesse doit être encore souriante, tant le sourire a sculpté son empreinte sur son visage.

— Alors, me dit le « père Eugène », vous avez déposé votre sac sur l'*Alfred*! Et vous êtes devenu notre compagnon de misère? On connaissait vos intentions depuis trois jours et je dois vous dire que nous sommes fiers de vous avoir à bord. Il paraît que vous allez nous filmer. Eh! ben, les autres chalutiers vont en faire un nez de jalousie, quand ils vont savoir ça! Et comme les bourgeoises vont être fières, quand elles vont voir leurs hommes manœuvrer sur l'écran! Dis donc, Vigoureux, il va falloir en mettre, hein! sans quoi on saura partout que tu as un poil dans la main!

— Et toi, « père Eugène », répliqua « Vigoureux » il va falloir la fermer, hein! sans quoi on verra partout que tu as une sale langue dans la bouche!

Le « père Eugène », heureux d'avoir piqué malicieusement « Vigoureux », se mit à sourire, et laissant tomber de ses lèvres sur le pont une teinture *sui generis*, il se pencha vers moi et me dit à l'oreille :

— Il dit une « sale langue », mais il veut dire « langue sale » parce que, voyez-vous, je chique! C'est pas la même chose, hein, Père Yvon! mais, c'est jeune et ça connaît pas les nuances grammaticales.

Oui, poursuit le « père Eugène », il va falloir se tenir — et montrant mon appareil de prises de vues, — c'est dangereux, ces machins-là, ça ne rigole pas! Et quand on est entré là-dedans, on n'en sort plus, et on y reste tel qu'on est entré. Tu entends, Negrita! Toi qui te laves jamais! Eh! ben, si le P. Yvon te pince là-dedans avec ta tête de nègre, c'est fini, tu seras nègre *sæcula sæculorum*! Alors tâche de plonger dans la baille demain matin! Car le P. Yvon, tu sais, montrera cette histoire-là partout, même à l'Opéra. Tu entends, Negrita! avec ce machin-là, tu vas jouer à l'Opéra.

Le petit « Negrita », charmant petit mousse de quatorze ans, me regardait avec une figure en point d'interrogation, et le « père Eugène » avec un sourire malicieux au coin de l'œil. Comme je souriais de ses malices, non seulement inoffensives mais créatrices de joie populaire et préservatrices du « cafard », le « père Eugène » me dit :

— Voyez-vous, Père Yvon, je suis le « pépère » de tout ce petit monde; alors je les taquine un peu. Ça leur chasse les « idées », car, à cet âge, on s'en fait, des « idées ».

C'est la première fois qu'ils quittent leurs parents, et quitter sa famille, si jeunes, pour gagner son « beefsteack » dans un métier pareil, c'est pas toujours gai. Ah! ils ne peuvent pas se plaindre aujourd'hui, les petits. C'est pas comme autrefois.

Nous ne sommes plus au temps où les vieux faisaient lever les mousses pour leur allumer leur pipe dans leur lit, au milieu de la nuit! Et puis, sur l'*Alfred*, on s'entend bien, vous verrez ça. Et puis, on a un de ces capitaines! C'est pas avec des types comme ça qu'on pourrait paver les rues de Saint-Malo! Ah! il lui faut du boulot! Et quand ça ne marche pas à son goût, il gronde, il tape du pied contre la rembarde de la passerelle, elle en est toute bosselée, la pauvre! Mais c'est un bon cœur et un homme juste! Et puis, il sait mener les hommes! il ne les prend pas pour des machines. Non, c'est pas un mécanicien, c'est un chef! Aussi c'est pas les mains de l'équipage de l'*Alfred* qui font vivre les perruquiers!

Vous nous avez vus au boulot à Saint-Pierre, à la livraison de la morue. Si on la faisait valser hein! 1,000 à 1,500 quintaux à la journée! Et c'était de la morue en bon état! Il paraît que le « tricteur » a failli avoir une crise de désespoir parce qu'il n'y trouvait ni loques ni « rebuts ». Sur les Bancs, c'est le même jus au boulot. Le « tire-au-flanc » n'est pas connu de notre bateau. Et pourtant, depuis le début de la campagne, nous n'avons pas eu un seul malade. Pourquoi? Parce qu'on a un capitaine qui sait manier les hommes. D'abord il sait qu'un sac vide ne tient pas debout; il sait que la bonne cuisine est une des conditions du bon travail; il sait que le « pinard » est un créateur d'énergie. Vous savez, vous, ancien poilu, que, pendant la guerre on disait : « Pas de pinard, pas de soldats »! Eh bien! sur les Bancs c'est la même chose. D'ailleurs, j'ai entendu mon vieux curé dire que le Bon Dieu a dit que « le pinard, ça fait le cœur et les bras ». Eh! bien, le Bon Dieu c'est un ancien marin, c'est le premier aumônier des marins et je suis sûr que c'est surtout aux marins qu'il pensait quand il a dit ça. Aussi notre capitaine a l'œil sur le fourneau et sur la cambuse. Vous verrez comme on « bouffe » bien, à bord de l'*Alfred*. Vous verrez aussi que, lorsqu'il demande à ses hommes d'en mettre un coup supplémentaire, le capitaine « met un coup de pinard de rabiote », et puis le capitaine sait aussi que nous ne sommes pas comme sa machine qui peut toujours marcher pourvu qu'on lui donne à manger et à boire. Il y en a qui disent : « Il faut que ça donne tant que la morue donne »! Oui, ça donnera parce qu'ils y forcent, mais ça donnera mal. Un esprit content et un corps reposé fournissent un travail intense, un esprit indisposé et un corps las fournissent un travail mou; or, le rendement d'un travail mou de longue durée n'équivaudra jamais le rendement d'un travail intense proportionné aux forces humaines. Aussi, sur l'*Alfred*, on a ses huit heures de sommeil réglées et quand le capitaine s'aperçoit que la fatigue s'accumule et que le travail mollit, on entend tomber de la passerelle cet ordre qui concilie l'intérêt des hommes et des armateurs : « La double! et à coucher »! Oui, Père Yvon, notre capitaine, ça, c'est un homme! Aussi vous n'entendrez jamais un type dégoiser contre lui!

— Celui qui dégoiserait contre un homme comme celui-là, renchérit Marius, mériterait qu'on lui attache sa chaloupe au fond de la mer!

Tout l'équipage écoutait le « père Eugène » dans une attitude d'approbation et tout leur être semblait dire : « Parfaitement, tout ça, c'est vrai »!

Je me levai en disant : Allons, une cigarette! et à coucher!

Je terminai la distribution par le « père Eugène » et je lui dis Dites-donc, « père Eugène » mais vous parlez comme un livre!

Et lui de répliquer :

— Non, Père Yvon, non, je n'ai pas de commerce avec les livres.

Puis il ajouta solennellement, de sa voix de basse, en se frappant le front : « Mais, j'ai beaucoup travaillé de la tête ». Du coup, tout le groupe se dispersa au milieu d'un éclat de rire général.

## Nos marins de l'Extrême-Nord

En vue du Groenland,  
le 24 juillet 1934.

Ce matin, nous sommes en vue de la terre, vers 5 heures. Nous apercevons d'immenses icebergs.

Vers 10 heures, le commandant m'a fait appeler sur la passerelle pour filmer un champ d'icebergs. Il a fait approcher d'un immense bloc.

A partir de 8 heures, nous avons navigué au milieu d'une flottille portugaise. Nous apercevons à la fois jusqu'à douze navires. Nous mettons en code le signal « Avez-vous besoin de quelque chose »?

Nous stoppons auprès de *Notre-Dame-de-Saint-Jouan*, navire français perdu au milieu des Portugais.

Les hommes sont dans les doris où ils lisent leurs lettres.

Tandis que nous avons stoppé, plusieurs capitaines portugais viennent à bord et s'entretiennent avec les officiers de l'avis français.

Nous avons stoppé le 24 au soir, en raison de la brume et nous nous remettons en route le 25, vers 3 heures.

En mer, le 25 juillet 1934.

Il fait froid, le thermomètre ne marque plus que 5 degrés. La nuit dernier, il a fait jour toute la nuit! Le sommeil ne vient que grâce à la fatigue ou à la nuit artificielle que nous obtenons en aveuglant les hublots.

A 24 heures, nous rencontrons le *Willy-Forsy*, capitaine Le Trocquer.

Le capitaine nous fait savoir qu'il a deux malades à bord et qu'il ne possède pas d'embarcation pour nous les amener. Le commandant fait mettre une baleinière à l'eau et je vais à bord. Les malades sont amenés à la *Ville-d'Ys* où le docteur les visite et les soigne avant de les faire reconduire à leur bord.

Entre-temps, les 23, 24 et aujourd'hui 25 juillet, nous recevons des radios de navires danois et du gouverneur de Godthaab au sujet de l'équipage du *Navarin*.

Le gouverneur souhaite la bienvenue au commandant de la *Ville-d'Ys* en Godthaab où va être rassemblé l'équipage du *Navarin*.

Après un échange de radios, le commandant obtient que l'équipage du *Navarin* lui soit amené au large de Holstensborg où il prendra les hommes à son bord.

Le chalutier *Spitzberg* nous adresse le radio suivant, de son capitaine : « Bonsoir, commandant. Voici notre position Lat. 67°54 sonde 40 à 45 mètres. Respectueuses salutations. — Capitaine. »

Le 25 juillet, à 11 h. 25, nouveau radio du capitaine du *Spitzberg* :

Sommes par 67°40 et 55°15 avec plusieurs Portugais et voilier *Jacques-Berthe* de Gravelines. Tous les jours, beau temps et brume, petites éclaircies, beaucoup de glaces en vue actuellement, temps brumeux. Visibilité 3 milles. Salutations respectueuses. — Capitaine.

A 11 h. 35, autre radio du capitaine de l'*Izarra*. — « Bonjour, commandant. Sommes par 66°18 à 10 milles de terre. Viendrez-vous nous voir? »

26 juillet, en vue de Groenland.

Nous nous rendons au lieu de rendez-vous indiqué par le capitaine du vapeur danois *Inngolf* pour prendre les naufragés du *Navarin*. A 16 heures, nous arrivons auprès de ce navire

qui nous attendait avec nos futurs passagers. L'équipage du *Navarin* était à bord du vapeur danois, les doris des rescapés étant à la remorque de ce vapeur.

Le second est venu à notre bord pour s'entendre avec le commandant sur la manière de transborder les naufragés, et le commandant s'est rendu à bord de l'*Inngolf* pour remercier son capitaine. Celui-ci demande au commandant de céder aux Esquimaux, à titre de reconnaissance, six doris. Régulièrement, les doris, comme tout ce qui est sauvé d'un navire naufragé, appartient à la compagnie d'assurances qui répond du navire. Le commandant me demande si l'assurance ne lui ferait pas de difficultés s'il cède les doris aux Esquimaux d'Holstensborg. Je lui réponds qu'il n'est pas tenu par ses règlements de transporter les doris. Par conséquent, si l'assurance lui réclamait les doris, il pourrait lui dire de venir les chercher à Holstensborg!

Les officiers et l'équipage du navire danois ont été charmants pour les naufragés du *Navarin*, mais à Holstensborg, les malheureux étaient très mal logés. Ils étaient entassés dans une grange et couchés sur la planche. Ils ont beaucoup souffert du froid. Tous se plaignent des Esquimaux, qui leur ont volé leurs habits, des conserves, et jusqu'à leurs cirés.

Leur navire a touché un iceberg en voulant en éviter un autre, ce qui lui a occasionné une grave et irréparable avarie. Six hommes de l'équipage sont restés à Holstensborg d'où ils seront transportés à Godthaab pour la rédaction du procès-verbal du naufrage.

Nous recevons aussi à bord le capitaine Désiré Frelaux, commandant le *Jean-Dunois*, de Saint-Malo. Ayant eu le bras pris dans le guindeau et se trouvant seul auprès de sa machine au moment de l'accident, il fut plusieurs tours avant que lui parvienne du secours.

Quand on parvint à arrêter le moteur, le capitaine Frelaux avait le radius et le cubitus fracturés, avec plaie ouverte, par laquelle l'os sortait.

De lui-même, avec un stoïcisme de Spartiate, le blessé rentra dans ses chairs l'os qui sortait de la plaie, se donna les premiers soins et se fit un pansement.

Le *Jean-Dunois* se trouvant non loin du *Cap-Pilar*, il demanda au cuisinier de ce navire, ancien infirmier à l'Hôpital de Saint-Pierre où il exerça pendant six ans, de venir lui donner ses soins. Cet infirmier soigna si bien le capitaine Frelaux qu'il ne survint aucune complication et que son bras lui sera conservé malgré son horrible blessure. Ce ne fut que le lendemain que le capitaine fut transporté à Holstensborg par un pêcheur indigène.

Le docteur du bord décide qu'il ne peut donner à ce capitaine les soins que nécessite son état. Son bras a besoin d'être radiographié, et, puisqu'il y a une occasion de le transporter à Godthaab, il est préférable de le mettre à l'hôpital de cette ville que de le garder à bord. C'est ce qui est décidé.

Dans la soirée du 26 juillet, nous recevons le radio suivant :

« Capitaine du *Commandant-Louis-Richard* à commandant *Ville-d'Ys*. — Bonjour commandant. Sommes par 67°25 à 20 milles de terre, arrivons d'hier, venant du Sud. Avons parlé aux *Pascale*, *Immaculée-Conception*, *Notre-Dame-d'Uronéa*, *Erminie*, tous par 67 degrés. Avons aperçu plusieurs autres Français dans ces parages. Beau temps, couvert. Vent S.-E., force 2. Visibilité 10 milles. Salutations respectueuses. — Cadiou. »

A 9 heures, nous rencontrons le *Saint-Jean*, capitaine Roussel, de Pleslin, armateur M. Dubois, de Saint-Pierre-de-Plesguen. L'équipage est en grande partie de cette commune et de Plesder, où j'ai donné des missions l'hiver dernier. Ce navire vient d'Islande. Les marins racontent avec effroi les dangers qu'ils ont courus là-bas. Ils ont eu presque tout le temps une épouvan-

table tempête. Ils ont été en cape pendant quatre jours, et pendant ce temps le bateau faisait continuellement le sous-marin. Sur soixante-jours, ils ont pu faire vingt marées, c'est-à-dire vingt jours de pêche. Tous disent qu'ils ne retourneront plus en Islande. Un des hommes a eu son beau-frère noyé à bord de l'*Eider*. Ils ont à bord quatre hommes souffrant de panaris en même temps. C'est pitié de les entendre raconter leurs souffrances. Un homme a eu un doigt écrasé. On le soigne à bord de la *Ville-d'Ys*. Nous buvons à bord un cidre excellent, qui a été conservé dans le sel. Il paraît que ce moyen est souverain. En effet le cidre est tel qu'il a été embarqué.

Le *Saint-Jean* pense débarquer le 15 août.

Nous rencontrons les Portugais. Un de leurs navires a brûlé, il y a quinze jours. Les hommes ont été répartis sur différents navires.

A bord de l'*Anne-de-Bretagne* nous trouvons deux hommes blessés. L'un a eu la rotule cassée, le Vendredi-Saint, et... il fait son service de cuisinier depuis ! On sent très bien les deux morceaux de la rotule qui bougent. L'autre a eu le cubitus cassé pendant un coup de chien, au cap Farewell en montant au Groenland. Tous les doris d'une bordée ont été emportés. Le navire a dû emprunter des doris aux autres bateaux qu'il a rencontrés.

A bord du *Jean-Dunois* nous avons remis le frère du capitaine Frelaux, qui l'avait accompagné à l'hôpital d'Holstenborg. Sur ce navire, j'ai eu la tâche pénible d'annoncer à Marc Joseph, de Saint-Cast-Isle, la mort de sa femme, décédée au début du mois de mai. Ils sont deux frères à bord. Il est toujours pénible d'annoncer ces deuils; mais il est difficile de s'imaginer combien les circonstances les rendent plus tragiques encore. La pauvre femme laisse deux enfants en bas âge. Et le malheureux mari était loin de se douter de son malheur, ayant quitté sa femme en bonne santé.

P. YVON, capucin.  
Aumônier des Terreneuvas.

## L'incendie du Palais de Bruxelles en 1731

Dans la nuit du 3 au 4 février 1731 les Bruxellois furent tirés de leur sommeil par la voix lugubre du tocsin sonnante à toute volée. Ceux qui, bravant la bise et un froid de plusieurs degrés sous zéro, se vêtirent à la hâte et descendirent dans la rue furent frappés de stupeur en voyant le ciel empourpré de lueurs sinistres, sans cesse striées de flammèches incandescentes, et en entendant le crépitemment des flammes, dominé, de temps à autre, par des fracas d'explosion ou par le bruit, pareil à un grondement de tonnerre, des murailles qui s'écroulaient. La foule qui, en toute hâte, s'était portée vers le haut de la ville et se pressait vers les *Bailles de la Cour*, assistait, navrée et impuissante, à l'une des plus terribles catastrophes de l'histoire de notre capitale. Le palais du Coudenberg brûlait. Cette ancienne forteresse des ducs de Brabant, transformée en résidence princière par Jeanne et Wenceslas, embellie par Philippe le Bon, considérablement agrandie par Charles-Quint, modernisée par les Archiducs, était, avec les trésors d'art qu'elle abritait, un des plus vastes, des

plus beaux et des plus riches monuments civils de toute l'Europe. Dans son important ouvrage : *Les Arts et les artistes à la Cour de Bruxelles* (1), M. Paul Saintenoy a montré comment au cours des siècles s'était formée, développée et embellie cette demeure de nos anciens souverains et de nos gouverneurs généraux et nous lui empruntons maints détails curieux qu'il donne, d'après les meilleures sources, sur le désastre qui devait, en quelques heures, transformer ce palais splendide en un amas de ruines fumantes.

L'archiduchesse Marie-Elisabeth, sœur de l'empereur Charles VI, gouvernait à cette époque nos provinces. C'était une princesse de moyenne intelligence, faible et dévote, qui, succédant à une série de gouverneurs généraux appartenant à des maisons non souveraines, avait rétabli dans toute sa rigidité l'étiquette et la discipline de Cour que les Habsbourg d'Autriche avaient empruntées au XVII<sup>e</sup> siècle à leurs cousins les Habsbourg d'Espagne.

Réglementairement la Cour se « mettait au lit sur les onze heures » et l'on fermait toutes les portes du palais. Il n'y restait la nuit que les femmes, quelques « archers de la Garde noble », un poste de hallebardiers, cantonnés tout à l'extrémité des *Bailles* dans l'aile de Philippe le Bon, un huissier de salle et un valet de chambre de garde. Conformément aux usages espagnols, mis en honneur du temps de l'archiduchesse-infante Isabelle, tous les appartements étaient fermés à clef, chaque nuit, de façon que chacun restât confiné dans sa chambre. Si, comme le dit M. Saintenoy, « la vertu y trouvait son compte », la sécurité n'y trouvait guère le sien et cette mesure n'était pas sans donner des appréhensions aux seigneurs et aux dames de la Cour. C'est ainsi que la comtesse de Weichs, grande maîtresse de la maison de l'archiduchesse-gouvernante, avait quelque temps avant l'incendie demandé la clef de sa chambre pour pouvoir se sauver en cas d'alarme. On la lui avait refusée et elle n'avait eu d'autre ressource que de se munir d'une hache qui lui servit, au cours de la nuit fatale, à enfoncer sa porte et à sauver la vie à plusieurs personnes.

Un grand bal devait être donné au palais le lundi 5 février; pâtisseries et confiseurs avaient veillé pour préparer les citadelles en nougat, les arcs de triomphe en massépain et les diverses autres friandises monumentales destinées à orner le buffet de cette fête. Tout à coup le feu prend à une masse de sucre en fusion, qui, telle une lave incandescente, se répand dans toute la cuisine. Il semble, que, pris de panique, les témoins de ce banal accident ne firent rien pour étouffer le feu dans son berceau, puis que, trop tard, ils tentèrent de l'arrêter sans faire appel à la garde du palais.

Pour comble de malheur, le valet de chambre de garde avait passé la soirée dans les vignes du Seigneur et cuvait sa boisson en un pesant sommeil d'ivrogne que rien ne parvint à troubler.

Ce n'est que vers 2 heures du matin que la sentinelle de garde à la porte du Parc s'aperçut du feu et, dit un contemporain, fit « tant de bruit qu'elle put, en déchargeant plusieurs fois son fusil, en frappant à la porte, en criant de toutes ses forces, jusqu'à ce que quelques femmes de chambre se fussent éveillées ».

Il était, hélas ! trop tard. Des cuisines, où il n'avait cessé de faire rage, le feu avait gagné le cabinet et la chambre au-dessous de l'appartement de l'archiduchesse-gouvernante. La jeune comtesse Elisabeth d'Uhlfeld, « dame de la clef d'or » et fille de la grande maîtresse, fut surprise en plein sommeil par les flammes. Brusquement réveillée et ne se rendant pas compte de la situation, elle veut se vêtir avant de fuir; puis, courant vers la chambre de sa mère qu'elle croyait encore endormie, elle tombe dans les

(1) *Mémoires de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique*, Bruxelles, 1932-1935, trois volumes in-4°, abondamment illustrés.

flammes et est portée évanouie dans la salle de Philippe le Bon. Profondément brûlée à la face, aux bras et aux jambes, elle devait mourir le lendemain.

Une autre sentinelle, en faction à la porte de la « retirade », au bout des appartements, s'apercevant du feu, enfonce plusieurs portes avant d'arriver à celle de l'archiduchesse-gouvernante, où, à plusieurs reprises, il heurte l'huis de violents coups de crosse. Réveillée en sursaut, Marie-Elisabeth crie à plusieurs reprises d'une voix angoissée : « Qu'est-ce ? Qu'est-ce ? » Devant l'urgence du péril, la sentinelle, voyant qu'on n'ouvrait point, enfonce la porte en criant : « C'est le feu ! Sauvez-vous ! » L'archiduchesse court au lit d'une de ses femmes de chambre, dite la Capeline, et s'efforce en vain de l'éveiller; il faut que le hallebardier pousse la gouvernante hors de la chambre. La princesse, qui n'avait eu que le temps d'endosser une petite robe de toile, une mantelette de velours et de passer un seul bas, n'emporte qu'une petite cassette et, poursuivie par les flammes dont l'intensité faisait crouler les plafonds derrière ses pas, court dans son affolement à la chapelle, où elle veut se mettre en prières. Un archer du nom de Deschamps doit la rappeler énergiquement à la réalité pour la décider à quitter le palais et à traverser la place des Bailles pour se réfugier chez son grand veneur le prince de Rubempré. Le prince lui fit donner des bas de sa fille et des vêtements plus convenables; puis, après s'être quelque peu remise de la terrible émotion qui venait de la bouleverser, Marie-Elisabeth se rendit à l'hôtel de Nassau, chez son grand maître le comte Visconti-Arese.

Le temps de gelée accompagnée d'une violente bise avait considérablement facilité les progrès de l'incendie. Le vol continu des flammèches faisait naître partout de nouveaux foyers. Les mesures pour combattre le fléau furent déplorablement organisées, ou plutôt ne furent pas organisées du tout.

Les dignitaires de la Cour n'avaient songé qu'à leur salut personnel. Le grand maître Visconti restait chez lui reconforter l'archiduchesse-gouvernante et déclarait que la direction des mesures de sauvetage regardait le gouverneur militaire, feld-maréchal de Wrangel. De son côté, celui-ci prétendait que le rôle de la garnison ne consistait qu'à prévenir les pillages et autres désordres et se bornait à donner des ordres dans ce sens au général de Vehlen, commandant en chef des troupes. Tout au plus fit-il exécuter par des soldats les travaux de démolition nécessaires pour empêcher l'embrasement général de tout le quartier des Bailles. Il requit cependant le bourgmestre van Assche d'envoyer des ouvriers et des pompes pour combattre l'élément destructeur. Alertés par le tocsin, les *Serments* et les compagnies bourgeoises, chargés par les règlements communaux de prêter secours en cas d'incendie, coururent en toute hâte vers les lieux du sinistre.

La gelée rendait presque impossible l'emploi des rudimentaires pompes à bras que l'on possédait à cette époque, car l'eau, que les brasseurs apportaient dans des tonneaux, gelait à fur et à mesure. La brutalité des soldats allemands, chargés de maintenir l'ordre, augmentait encore les difficultés du sauvetage; ils croyaient tous les bourgeois des voleurs et leur interdisaient l'entrée du palais, tandis que certains de ces soudards ne se faisaient aucun scrupule de piller eux-mêmes. C'est ainsi que les sauveteurs furent empêchés à coups de crosse d'arracher aux flammes le lit de Charles-Quint.

Les autorités portèrent toute leur activité à sauver avant tout les documents administratifs et les papiers des Conseils, négligeant les objets d'art et même la précieuse bibliothèque de Bourgogne. Ce furent des particuliers qui, bravant tous les périls et tous les obstacles, parvinrent à mettre en sûreté une partie de ces inestimables trésors.

Un nommé Ferdinand Deleur réussit, malgré l'opposition des soldats, qui faillirent provoquer une rixe avec les bourgeois, à enlever les tapisseries de la chapelle et le tableau du maître-autel, l'*Adoration des Mages*, chef-d'œuvre de Jean Gossart, dit Mabuse, actuellement en Angleterre. Thomas Libot, charpentier, et son fils Louis se distinguèrent en sauvant la grande chapelle avec son mobilier et ses orgues, plusieurs tableaux et la bibliothèque de Bourgogne. Cela ne se fit pas sans les plus grandes difficultés: un des sauveteurs fut tué par un gros livre précipité du haut d'une des fenêtres de la tour au-dessus de l'entrée. Le contrôleur des travaux de la Cour, J.-B. Aimé, parvint à faire mettre en lieu sûr les tapisseries de Charles-Quint, divers tableaux et objets précieux, tandis que Balthazar Sanchez de Aguilar sauvait le grand baldaquin de Bourgogne ainsi que les habits et trésor de la Toison d'Or. Un ouvrier potier, Jean Jamar, pénétra au milieu des flammes dans le magasin des tapisseries de la chapelle royale et arracha à une destruction certaine un grand nombre de pièces dont l'inventaire publié par M. Saintenoy permet d'apprécier l'inestimable valeur.

Mais, en dépit du courage et du dévouement montrés par les sauveteurs, ce n'étaient là que quelques épaves arrachées au désastre. Un jeune peintre, nommé Nicolas-Edmond de Périn, tenta de pénétrer dans la grande salle ornée des toiles de Rubens représentant le *Triomphe de l'Eglise*. Arrivé à la porte, il vit qu'elles étaient déjà la proie des flammes et dut battre précipitamment en retraite. Ainsi disparut un des plus imposants ensembles sortis du pinceau génial du prince de la peinture flamande.

Les effets et meubles de l'archiduchesse-gouvernante, estimés 600,000 écus, son « habit pour le bal », qu'elle avait fait garnir de ses plus belles pierreries, entre autres d'un diamant remarquable par l'éclat de son eau et par sa grosseur, périrent dans le désastre.

L'inventaire dressé, au lendemain du sinistre, sur l'ordre du grand maître Visconti-Arese, montre que, en grande partie à cause de l'impéritie des autorités responsables, il ne resta que bien peu de chose des merveilles d'art accumulées dans le palais de Charles-Quint.

Pendant longtemps continuèrent à se dresser sur les *Bailles de la Cour* les lamentables ruines de ce qui avait été une des plus splendides résidences de l'Europe. Les embarras financiers qui marquèrent la guerre de la Succession d'Autriche empêchèrent de trouver les ressources nécessaires pour sa reconstruction, et lorsque le retour de la paix et de la prospérité eut créé des disponibilités de trésorerie, le goût s'était tourné vers le style néo-classique, auquel nous devons les superbes ordonnances de l'actuelle place Royale et du quartier du Parc, qui enlevèrent jusqu'aux dernières traces de l'antique palais de nos princes.

CH. TERLINDEN,  
Professeur à l'Université de Louvain.

---

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

---

## En quelques lignes...

### Porcelaines de Tournai

L'Exposition qui vient de fermer ses portes et qui réunissait, à la Halle aux draps, les spécimens les plus rares des porcelaines de Tournai fut, pour les visiteurs, un sujet d'émerveillement. Dans cette noble cité qui garde le goût des manifestations artistiques, où les façades de pierre et les pignons ouvragés composent un poème vivant et spirituel, il était bon que fût remis en honneur le souvenir de François-Joseph Péterinck, le véritable créateur de la manufacture de porcelaines et de faïences.

Le XV<sup>e</sup> siècle avait marqué, pour Tournai, l'âge d'or des tapisseries gothiques. Les inventaires des princes nous ont conservé les noms de quelques-uns des maîtres qui tissaient dans leurs ateliers, d'après les cartons inspirés de la littérature du temps; personnages mythologiques et animaux fabuleux sur un fond de verdure dorée.

Trois siècles plus tard, Péterinck, Lillois de naissance, va renouer, à l'ombre des cinq clochers, une tradition de beauté. La manufacture qu'il crée de toutes pièces, par un prodigieux effort de volonté et dans une intuition géniale, occupera jusqu'à quatre cents ouvriers; et les porcelaines tournaisiennes rivaliseront bientôt avec les produits les plus remarquables et les plus recherchés de la concurrence étrangère.

Les souverains autrichiens protégèrent de tout leur pouvoir l'industrie d'art nouveau-née. Marie-Thérèse devait accorder à Péterinck un monopole de fait. Charles de Lorraine autorisera le porcelainier tournaisien à faire placer, au-dessus de la porte de la manufacture, les armes de Sa Majesté impériale.

Vers 1770, les porcelaines de Tournai se vendent sur tous les marchés d'Europe. On estime à 175,000 florins la somme annuelle des revenus que vaut à la cité l'industrie des Gillis, des Duvivier, des Delmotte, des Lecreux, des Willems, des de la Musellière, des Mayer, autant d'artistes en renom dont les collectionneurs recherchent encore avec passion les plus belles pièces.

Péterinck mourut, chargé d'années, en 1799. Sa manufacture lui survivra. Mais l'Empire marque déjà la décadence d'un art qui ne se satisfait plus dans la simplicité des formes, dans la sobriété de l'ornementation.

Il y aura bientôt un demi-siècle que l'on ne fabrique plus de porcelaines à Tournai. Mais l'Exposition de la Halle aux draps a permis de constater une fois de plus que, selon la forte parole de Gautier, « l'art robuste, seul a l'éternité ».

### Les oiseaux et les fleurs

Le « clou » de l'Exposition était ce service dit « aux oiseaux de Buffon », commandé aux manufactures tournaisiennes par le duc d'Orléans, Philippe-Egalité.

Des quelque 1,600 pièces qui le composaient, on a pu réunir, à la Halle aux draps, une collection de 67 assiettes, compotiers, bols, beurriers, théières, pots à eau, pichets, pots à lait, cache-pots, bassins, sucriers, tasses, salières, coquetiers, c'est-à-dire de quoi donner au visiteur une idée du fastueux ensemble. Bleu et or : un bleu profond, superbe et chaud; un or plaqué avec cette luxuriance qui distingue les rehauts de certains manuscrits enluminés, au chapitre du Paradis, pour les nimbes des archanges.

Dans des réserves rectangulaires s'inscrivent les oiseaux polychromes que le maître-porcelainier emprunta à l'édition illustrée de Buffon. Des titres à l'anglaise disent, à l'intérieur du talon, le nom de chacun de ces oiseaux de rêve. Certaines pièces ont, dans des réserves rondes, des profils de tête en grisaille.

Et certes, ce service destiné à la vaisselle du duc d'Orléans a quelque chose de somptueux. Il est permis cependant de préférer, dans des vitrines moins exposées au regard, certaines pièces plus délicates dont tout le charme est fait de finesse et d'esprit. On citera surtout ces délicieux paysages en camaïeu rose, avec le cul-de-lampe or, et où l'effet de perspective est obtenu par un savant « dégradé » dans la tonalité générale. Et pourquoi ne pas mettre en vedette les admirables collections de porcelaines bleues qui, telles des parentes pauvres, se dissimulaient au « rez-de-chaussée » de chaque vitrine? Rarement l'artiste tournaisien s'est surpassé comme dans ces pièces d'une discrétion ravissante, dont la simplicité même fait le prix.

Enfin, il faut citer, dans le domaine de la sculpture, ces « Jeux d'enfants et d'amours » où s'exprime avant tant de joliesse et de vénusté l'âme légère des belles et des marquis poudrés. Verlaine eût été tenté, pour ses *Fêtes galantes*, par la poésie de telle pastorale, par le nez fripon de la bergère endormie, par l'émoi faunesque de l'amoureux qui va la réveiller. Et les « saisons » n'ont jamais été personnifiées d'une touche plus tendre que dans ce groupe symbolique où l'Automne est une fillette qui porte sous le bras sa hottée de raisins.

C'est toute une époque qui ressuscite, par le sortilège des oiseaux et des fleurs, des fruits coupés et des ors sur le vase, des charmes dans le biscuit, des amours qui forgent les cœurs sur l'enclume mythologique. Le XVIII<sup>e</sup> siècle tournaisien n'a rien de mièvre. Et cet art exquis de la porcelaine polychrome rejoint l'art éclatant des tapissiers de haute lice qui tissaient, pour les grands seigneurs, l'histoire d'Hercule.

### De la flûte au bâton

Trilussa est ce grand fabuliste italien dont les fables en dialecte romain font la délectation du peuple et des lettrés. Les histoires sont innombrables qui circulent sur son compte.

Un jour qu'il se promenait avec un ami, Trilussa s'arrête pour observer un aveugle qui jouait de la flûte de l'autre côté de la rue. Une pauvre, l'air minable, s'approche des deux hommes et leur tend sa sébile. Elle inspire à ce point la compassion que le fabuliste l'interroge sur ses malheurs. Et d'apprendre que l'aveugle est son mari, mais que ce mari n'est content que quand il peut la battre.

— Et avec quoi te frappe-t-il?

— Avec sa flûte.

Trilussa traverse la rue, vient au musicien et, sévère :

— Pourquoi frappes-tu ta femme avec ta flûte?

— Et de quel droit, signor, m'en empêcheriez-vous?

— Si tu promets de ne plus la battre, je te donne 5 livres.

L'aveugle refuse. Trilussa enchérit sur son offre. Il va jusqu'à 20 livres. Peine perdue. Alors l'idée lui vient d'acheter la flûte. Pour 50 livres, le marché est conclu. Et le fabuliste revient près de son ami, le chalumeau sous le bras, la paix au cœur.

Sur la voie du retour, Trilussa se rembrunit. L'ami l'interroge :

— A quoi penses-tu ?

— Je pense que j'ai mal fait de débarrasser cet aveugle de sa flûte : ce soir, il rossera sa femme avec sa canne!

**Landoire se dévoue**

Un ancien proverbe décrète : « Ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat. » Cet adage, qui date du temps des sergents racoleurs, Marianne va-t-elle le reprendre et le légaliser ?

Toutes les fois qu'une denrée tombe à rien sur le marché, les marchands s'écrient : « Que fait l'Etat? Où est le ministre de la guerre? Ce qu'on ne nous achète plus à cause de la crise, qu'attend-on pour le faire ingurgiter par nos héroïques soldats? »

Cela commença, un peu après la guerre, par la morue. On ne sait pourquoi ce poisson était tombé dans le trente-sixième dessous. Les marchands alertèrent le ministre de la Guerre : « La morue se meurt! La morue est morte! C'est la décadence de la République! Il y va du salut de l'Etat! » Au nom de la liberté de conscience, on réclame une ration de morue pour le soldat Lidoire, tous les vendredis : cela remplacerait le singe laïque.

Ainsi a-t-on fait pour liquider une partie du pinard surabondant. Du quart classique à chaque repas on est passé au demi-litre. A quand le litre complet et la cuite dominicale? Car Lidoire s'intéresse à la crise des spiritueux : ne sévit-elle pas sur la chartreuse, la bénédictine, les alcools?

Maintenant, c'est la crise des vaches : « Le lait se vend mal; il y en a trop. » Bon! Alertons le poilu! Donnons du lolo au soldat. Transformons le jus matinal en café-crème! Le poilu est-il si friand que cela de lolo? N'aimerait-il pas mieux une boisson plus martiale, plus virile, plus héroïque? Abreuve-t-on les héros avec du lait, boisson des nourrissons et des poitrinaires?

Un député normand propose : « Donnez du beurre aux soldats! Que l'armée soulage nos pauvres vaches qui ne peuvent plus traîner leurs inépuisables mamelles! »

Il y avait déjà la distribution de tabac. Comment se fera celle du beurre? Par petits pains individuels? Ou bien, par assiette, comme en politique? La chambrée touchera-t-elle en vrac de quoi graisser les fayots, les godillots, les pieds meurtris, les flingots?

J'ai mon idée. Il arrivera, si on écoute le député normand, ce qui arrive pour le café, le pinard, la bidoche. Les soldats n'attrapent que la resucée. Le jus matinal ne risque guère, par excès de caféine, de leur donner des insomnies : c'est vraiment jus de chapeau sous l'averse. Le beurre national ne leur procurera pas non plus, je le crains, des maladies de foie.

Mais, est-il bien moral de considérer les défenseurs de la patrie comme des tuyaux de vidange, des fourre-tout, des poubelles, des cobayes d'expérience? S'il sévit demain une crise de l'huile de ricin ou de l'huile de foie de morue, forcera-t-on les bleus à en avaler un quart tous les matins, en criant : « Vive la classe! »?

**Les « romains »**

Est-ce un nouveau canard? Un ingénieur allemand viendrait d'achever une « machine à fabriquer l'enthousiasme public ».

Qu'on couvre d'or cet Allemand, et qu'on le décore de tous les ordres de la terre. Et qu'on lui achète sa mécanique pour l'installer au guichet des percepteurs des contributions!

Ai-je besoin de vous le dire? La machine est électrique. Il suffit de presser un bouton : éclatent les applaudissements les plus nourris. C'est une simple question de réglage et d'huile. Elle imite à s'y méprendre la rumeur d'un public moyen, depuis les murmures approbateurs jusqu'aux tempêtes de bravos. On ne nous dit pas si aux mains artificielles sont jointes des voix de phonos pour bisser, trisser, immobiliser le rideau.

Nul doute que cette machine à échauffer l'enthousiasme ne soit bientôt employée chez nous, et surtout dans nos théâtres subventionnés : elle remplacerait la cohorte mercenaire des « romains », la claque.

Pourquoi ce surnom de « romains » aux applaudisseurs à gages? Est-ce à cause de leur intrépidité à se jeter dans la bataille? Au signal du chef de claque, ils donnent de leurs redoutables battoirs. Ils travaillent des mains à s'en faire des ampoules. Et il y a ceux qui ajoutent encore, à la partie manuelle, le piétinement. Sans compter les cris plus ou moins spontanés : « Il est étonnant! Elle est divine! Il dépasse Mounet! Elle enfonce la Patti! » C'est une question de tarif! Point de triomphe sans la claque. En vain nos cabots auraient-ils déployé les qualités dramatiques les plus éclatantes, s'ils n'ont pas conclu avec le chef des « romains » un traité, et versé un tribut préalable, c'est le four!

D'où la nécessité, pour un directeur de théâtre, de posséder, non pas des acteurs émérites, mais avant tout et surtout un intrépide chef de claque. C'est une seconde troupe sans laquelle la première ne boufferait que des pommes cuites. Ce chef déploie, aux répétitions générales et à la première, la sagacité d'un Bonaparte à Marengo ou à Austerlitz. Il masse le gros de ses troupes au parterre. Il en dispose quelques pelotons aux fauteuils d'orchestre. Il y a des francs-tireurs aux galeries, des éclaireurs au paradis. Cela dépend de l'importance de la pièce et de la générosité de l'auteur et des acteurs. Tant pour le bis! Tant pour le rappel avec tumulte! Tant pour le rappel avec salut, bouquet, délire...

*Nota bene* : Il n'a pas de « romaines ». On trouve sans doute que les dames ont les mains trop petites. Quand Panurge veut entraîner dans les vagues le troupeau de moutons stupides, il ne jette pas une brebis, mais un bélier.

Que vont devenir les « romains » avec la « mécanique à applaudir »? Des chômeurs? Mais, ces professionnels de l'applaudissement, ne vont-ils pas aller accroître le chœur des siffleurs politiques? Ce serait excellent.

**Le roman-feuilleton**

N'y aura-t-il plus que M<sup>me</sup> Pipelette pour le défendre? Tout le monde lui en veut. Celui qui le lit avec rage en proclamant que « c'est stupide ». Celui qui ne le lit pas à cause de l'impatience que lui causerait la « suite au prochain numéro ».

La critique elle-même n'a que dédain pour le genre. Ces jours derniers, Francis Jammes allait jusqu'à traiter de vendus ces messieurs du feuilleton. Vendus, si l'on veut. Mais pourquoi s'est-il trouvé des acheteurs? En l'occurrence, des journaux qui consentent à servir en pâture quotidienne aux lecteurs une littérature du plus mauvais goût. On prétend volontiers que, seules, font « public » les grandes histoires romanesques et macaroniques dont le titre est comme un appât : « La Malle sanglante », « Laide et adorée », « Trahi et vengé »... Il faut, paraît-il, flatter la sensiblerie des midinettes, exploiter leur goût du mélo. Et pourquoi ne leur ferait-on pas plutôt passer cet appétit du drame inepte, en leur proposant quelque chose de plus noble?

**Vive le mélodrame où Margot a pleuré!**

s'écriait le poète. Mais il est des pleurs inutiles; et la sensibilité la moins honorante qui soit — celle de la grosse dame avide de se transformer en fontaine parce qu'une souris s'est noyée dans les rails du tramway n'a nul besoin d'être excitée.

Il conviendrait de réhabiliter le feuilleton. Ce qui revient à dire que le niveau moral du lecteur « moyen » devrait être relevé. Sans doute, de nombreux faiseurs ne trouveraient-ils plus, comme par le passé, à vendre leur camelote à tant la ligne. Mais la leçon porterait ses fruits. Ils apprendraient que la littérature

n'a rien à voir avec le mercantilisme. Si c'est un métier de faire un livre, c'est un tout autre métier que celui qui consiste à placer sur le marché des bidons de pétrole ou de la pâte à rasoirs.

#### La suite au prochain numéro

Il y aurait, du reste, une histoire à écrire : l'histoire du roman-feuilleton. Ce fut Dumas qui mit le genre à la mode. Ses « nègres » et ses successeurs le maintinrent longtemps dans les bornes d'une honnête médiocrité.

On prit l'habitude, dans les salles de rédaction, d'attendre la copie du feuilletoniste. Celui-ci tombait-il malade, n'importe qui pouvait le remplacer au pied levé. Il ne s'agissait que d'engager l'héroïne dans une nouvelle complication sentimentale, de faire fuir le héros, de tuer trois ou quatre comparses. Parfois, l'auteur distrahit les tuait si mal qu'il les faisait réapparaître quinze jours plus tard ! Le lecteur n'en était pas à une invraisemblance près.

Avec son humour habituel, Mark Twain fit du roman-feuilleton la plus virulente des satires. Il annonça, dans un quotidien, sous un titre ronflant, le roman qu'il se proposait d'écrire au jour le jour. Des semaines durant, il tint le public en haleine avec l'intrigue la plus folle, la plus compliquée, la plus romanesque qui fût jamais. Puis, un beau jour, il fit savoir qu'il avait multiplié les personnages et enchevêtré les épisodes au point qu'il ne pouvait plus lui-même s'y retrouver. Il pria respectueusement le lecteur de tenter l'impossible pour renouer le fil !

Le roman d'aventures et d'amour a aujourd'hui un concurrent qui veut être sérieux, mais qui ne l'est pas toujours : le roman policier. Du sang, de la curiosité et de la mort ! On peut encore haleter, frissonner, épiloguer à perte de vue sur le dénouement, sur l'innocence du mauvais bougre ou la culpabilité de l'ange blond aux prunelles limpides. Le genre n'est pas moins artificiel que la *Belle Gabrielle* ou les *Deux Orphelines*. Quant au style, il a gagné quelque chose dans le sens du raccourci. Les détectives, au nom anglais, fument leur pipe en racine de bruyère, et ils laissent tomber de leurs lèvres minces des monosyllabes ou des grognements lourds de sens...

Laissons de côté les « indiscretions » graveleuses sur la petite histoire. Et constatons, non sans tristesse, que le rez-de-chaussée de nos quotidiens reste, hélas ! le refuge d'une littérature de bas étage.

---

## Au Sixième Congrès International de l'Histoire des Religions

(Bruxelles, 15-20 septembre 1935.)

Naguère, le nom même d'*Histoire des Religions* sonnait mal aux oreilles des catholiques. Quiconque se souvient du bruit mené autour du pauvre petit livre de Salomon Reinach, *Orpheus*, retrouvera sans peine l'atmosphère de jactance, de folle audace et de polémiques où se mouvait encore la jeune science dans les années de l'avant-guerre. Pour les catholiques éclairés, cette atmosphère appartient à un passé mourant, sinon mort. Mais certains survivants des anciennes querelles suffirent encore par leur seule présence pour rendre suspectes à des savants catholiques, et non des moindres, des assises groupant un public

mêlé qui s'intéresse à la science à des degrés divers, sans en exclure de très humbles. Le patronage de l'Université de Bruxelles, dont la rougeole anticléricale évolue comme chacun sait avec une lenteur anormale toujours sujette à des pointes fébriles, n'était pas fait pour les encourager. Plus d'un ne se souciait pas d'écouter l'inévitable couplet au mythe du Libre Examen, ni d'entendre parler M. le Recteur sur un ton à faire croire que l'esprit scientifique a pris naissance dans son université.

Tout cela n'est pourtant que considérations extrinsèques et concessions à faire aux menues faiblesses des esprits. Il était temps de passer outre et d'accorder à l'invitation d'un comité plein de bonnes intentions le plus loyal accueil. Le mérite de cette initiative revient en grande partie à M. E. De Jonghe, directeur général du ministère des Colonies, professeur à l'Université de Louvain, délégué à la fois par le gouvernement et l'Université. Expérience faite, tout le monde doit lui savoir le plus grand gré de son action. Plus sensible encore aux catholiques sera l'approbation expresse du Saint-Père, qui en envoyant le R. P. Tacchi Venturi, S. J., lui disait en propres termes : « les absents ont toujours tort. » Et qui s'étonnera qu'un congrès ait une saveur désagréable aux catholiques si les catholiques s'en abstiennent ?

Le Saint-Siège fut du reste amplement représenté par des délégués considérables : Mgr Tulli et son frère, M. A. Tulli, conservateur adjoint aux Musées du Vatican, auxquels s'ajoutaient deux délégués de l'Institut biblique pontifical et un professeur de l'Université grégorienne. Six personnes représentaient donc à des titres divers la plus haute autorité religieuse. Le comité organisateur, dont le dévouement et le réalisme furent au-dessus de tout éloge eut la délicate pensée de confier la présidence de la première séance plénière, à l'Exposition, le mardi 17, au délégué du Saint-Siège. Cet honneur, qui ne s'adressait évidemment pas à la personne, mais à son mandat, a été vivement ressenti par tous les amis du Saint-Siège. Soucieux de couleur locale, le délégué du Vatican harangua le Congrès dans la langue liturgique, ce qui amena le secrétaire général, M. H. Grégoire, à lui répondre dans la même langue à la séance de clôture. Le discours agit dans les deux cas, comme une vague de gaz hilarant. Par une vertu qui procède sans doute de sa qualité de langue morte, le latin porte son homme aux sommets de la pompe, sans effort. En parlant de cette manière, Cicéron, le père de la Patrie, eût entretenu la bonne humeur au Forum. Mais il eût eu peine à dire d'aussi bonnes choses que nos deux cicéroniens, dont l'un nous apporta le plus cordial salut, auquel l'autre répondit par un vibrant hommage.

\* \* \*

L'ordonnance des réunions plénières n'est pas sans épines. Elle fit l'objet d'une consultation des délégués en séance préalable, mais sur un ordre du jour malheureusement trop rigide pour être discuté avec fruit. Dès que des noms étaient imprimés au programme, il devenait difficile d'y faire des objections et le résultat fut que le Congrès eut à subir la facon de de M. Alfarié, à laquelle seuls les murmures de l'auditoire purent mettre un terme. Développer des paradoxes sans l'ombre de talent est une rude épreuve pour les nerfs. Cette expérience prouve que la prudence ne doit pas seulement s'exercer sur le choix du sujet, mais aussi sur celui des personnes, si l'on veut éviter d'ouvrir ou de clore un Congrès sur une impression d'ennui. Elle sera sans doute salutaire pour l'avenir. Ce fut du reste la seule ombre au tableau, et il faut s'empresser de dire que ce discours ne donne nullement la mesure des communications faites en sections ni aux autres réunions plénières. Les communications

de M. Przyluski (sur les trois hypostases dans l'Inde et à Alexandrie) et de M. Pettazzoni (la confession des péchés dans l'histoire des religions) intervenaient par ailleurs pour donner du sérieux à la séance de clôture.

Le Congrès fut brillamment inauguré au Palais des Académies par M. le ministre de l'Instruction publique, qui présidait la séance. Ceux qui ont entendu M. Bovesse dans les réunions académiques savent avec quelle élégance il s'acquitte de sa tâche. Son discours, d'une grande simplicité et d'une pensée très élevée, souhaita la bienvenue à ces savants unis par l'étude des problèmes spirituels et « penchés sur la grande inquiétude humaine ». M. Bovesse nous flattait. Mais on jouissait d'entendre cette parole limpide prononcée avec tout le charme d'un organe qu'il écoutait lui-même avec un plaisir bien justifié. Après lui, M. H. Grégoire lut le discours de M. Franz Cumont, président du Congrès, empêché d'y prendre part. L'éloge du maître n'est plus à faire et c'est avec toute l'autorité d'une carrière riche en œuvres autant qu'en bonté qu'il célébra, devant ses collègues, tous ses amis, la haute mission de paix et d'union dévolue aux forces spirituelles et méconnue trop facilement par la violence des gouvernements de partis. La première adresse des gouvernements fut celle de M. Lods, au nom du gouvernement français. Ce furent des paroles brèves pour évoquer tant de liens qui nous unissent à cette grande nation par la sympathie et l'esprit. Comme lui, tous les délégués des gouvernements exprimeront les sentiments de gratitude pour l'hospitalité accordée à leurs travaux et prononceront à propos de notre deuil récent des paroles qui vont au cœur.

Une allocution pleine d'humour de M. St. Cook au nom de l'Université de Cambridge et de l'Académie britannique fut suivie d'une déclaration de principes de M. Bornhausen, chef de la délégation allemande. Pour qui n'en serait pas averti, « l'Allemagne est le pays où le gouvernement est le plus soucieux du problème religieux », ce que l'on devinait déjà par l'application qu'il met à persécuter les trois religions nationales, et « depuis trois ans rien ne s'y passe plus que sur des principes métaphysiques » — ce qui révèle enfin les raisons profondes qui guident les coups de bâton des S. A. et les assassinats politiques.

Avec plus d'à-propos et d'esprit, le délégué italien, M. Ussani, nous dit très gentiment que son pays est placé sous un régime qui bande toutes les énergies pour le travail. Le visiteur qui le parcourt après de longues années croit y voir revivre les divinités antiques : Mercure, qui exerce les jeunes gens à la palestre et anime le commerce; Cérès, qui fait onduler les moissons de la *Battaglia del grano*; Minerve, qui rend la vie aux bibliothèques.

La première séance plénière, le 17, fut occupée par M. A. St. Cook, en anglais, sur *le Développement de la religion d'Israël* et M. Dussaud, membre de l'Institut de France, sur *la Notion d'âme chez les Israélites et les Phéniciens* tels que les tablettes trouvées à Ras Shamra les font connaître. Ce sont là des questions qu'un exposé en séance plénière ne peut tout au plus qu'amorcer. La séance du mercredi 18 eut lieu à Mariemont et fut parfaite. Ceux qui connaissent l'accueil cordial du conservateur du domaine et la grâce sans apprêts de M<sup>me</sup> Faider ne chercheront pas ailleurs le secret de la réussite. Ce n'est pas sans surprise que l'on se promène parmi les antiques et les bijoux de l'Orient, loin des villes et au milieu des jardins harmonieux. Tandis que par la fenêtre un grand bouddha de bronze lui envoie le sourire d'un ventre sans malice, le visiteur admire les fresques pompéiennes, les marbres archaïques, voire le grand mortier du roi Den, avec le nom bien marqué en beaux hiéroglyphes de la première dynastie. Le discours, cette fois, encore qu'un peu long, est d'un intérêt capital. Il est prononcé par M. H.-C. Puech, directeur à l'Ecole pratique des Hautes Etudes

de Paris, et traite de la fête manichéenne du *béma* ou de l'*estrade* à laquelle les papyrus coptes du Fayoum et les manuscrits du Tourfan apportent une documentation toute nouvelle.

L'après-midi du jeudi fut réservée à la visite du Musée colonial. La parole fut donnée au R. P. Schebesta, de Vienne, connu par ses travaux parmi les Pygmées, pour prononcer l'adresse à M. le ministre des Colonies au nom des congressistes. Les magnifiques collections ethnologiques, illustrées par le distingué conservateur, M. Maes, produisent une vive impression sur les historiens des religions.

Nous ne pouvons songer à entrer dans le détail des travaux de sections dans ces quelques lignes qui doivent se borner à rendre la physionomie du Congrès. Ils eurent lieu dans les magnifiques locaux des Musées du Cinquantenaire, mis à la disposition du Congrès par le conservateur en chef, M. J. Capart. La matinée leur était réservée et ils se partageaient en douze groupes : questions de méthode, folklore, religions des non-civilisés, l'Égypte, les Indo-Européens, les Etrusques, Romains et Grecs, le judaïsme, le christianisme, l'Islam, l'Inde, l'Iran et le Proche-Orient ancien, les études d'ensemble. L'activité des divers groupes fut évidemment très diverse. Les sections d'orientalisme étaient anémiées par la récente Semaine égyptologique de Bruxelles, au début de juillet, et le Congrès des Orientalistes, qui devait s'ouvrir à Rome au lendemain du nôtre. Aussi les sections de l'Égypte, de l'Islam, de l'Inde, de l'Iran et Proche-Orient et du judaïsme ont-elles épuisé leur programme en une seule séance.

Les plus vivantes sont celles des religions des non-civilisés, du christianisme et des Grecs et Romains. Pour qui a le loisir de passer d'une salle à l'autre, la différence d'atmosphère est assez sensible. Dans les sections bien spécialisées on entend des travaux précis et sobres, cherchant à obtenir des résultats de portée limitée mais solides. Le comparatisme, qui est à la fois l'idéal et le danger de l'histoire des religions, en est le plus souvent absent. La section du christianisme riche en travaux d'une réelle valeur, donne pourtant encore asile aux fantaisies ancienne manière où l'on voit les livres saints traités selon des principes critiques qui détruiraient n'importe quel texte profane et la religion chrétienne accommodée à la façon d'un culte à mythologie et à mystères. Par bonheur, les partisans de cette science romanesque portent des cheveux blancs avant-coureurs d'un prochain renouveau. Mais les jeunes gens — il y en avait — doivent se garder de les suivre dans ces voies stériles. La note dominante restait toutefois aux travaux sérieux, et des noms comme C. Bonner, J. Messina, H. Grégoire, M. Braun, M. Goguel en sont un éloquent témoignage.

L'absence de la presse catholique a produit une fâcheuse impression. On regrette que pour les travaux de l'esprit elle se tienne si volontiers au rang de presse de seconde zone. Tout le monde est unanime à reconnaître la parfaite organisation du Congrès; les remerciements qui n'ont pas été ménagés à M. H. Grégoire et à son principal collaborateur, M. V. Larock, sont aussi mérités que sincères.

En terminant sa tâche, il restait au Congrès à fixer le lieu et la date de la prochaine réunion. Sur la proposition de M. Pettazzoni, le délégué italien, il fut décidé qu'il se tiendrait à Rome. Mais quand? Si Rome, en tant que Ville Eternelle, peut attendre, il n'est personne qui ne souhaite une date prochaine.

\* \* \*



••••

## La première épître aux Corinthiens

Un très beau commentaire que vient de publier le R. P. Allo (1) nous fournit le prétexte nécessaire pour parler un instant de la plus intéressante des épîtres de saint Paul.

Aucun écrit du christianisme primitif n'est comparable à la Première aux Corinthiens par les horizons qu'il ouvre sur la vie des communautés chrétiennes primitives; aucun non plus ne révèle au même degré le génie de saint Paul.

\* \* \*

Paul avait planté la croix dans la ville d'Aphrodite. Les nouveaux adorateurs du Christ comptaient, auparavant, parmi les dévots de la sensualité païenne, et ils continuaient à vivre dans un milieu imprégné de l'esprit de la philosophie grecque populaire et du paganisme décadent. On n'imagine pas la variété des problèmes qui sont nés de cette situation de fait, ni non plus l'importance des décisions pratiques que Paul avait à prendre. Les règles imposées à la petite communauté de Corinthe allaient engager tout l'avenir du christianisme.

Les premières pages de l'épître nous montrent que saint Paul a saisi nettement les causes profondes qui dénaturent le christianisme des Corinthiens. Ces gens ne sont pas chrétiens à fond. Venus de l'hellénisme, ils apportent avec eux son esprit et des préoccupations qui ne sont pas celles du Christ et de ses disciples authentiques. L'Évangile était un esprit de liberté, mais dans la soumission à l'autorité de Dieu se révélant par l'enseignement et les œuvres de Jésus et par la prédication de ses apôtres. Les Corinthiens n'ont retenu que l'idée de liberté religieuse. Imitant les excès de la mystique païenne, ils prétendaient recevoir à tout propos les révélations divines, et se tracer à eux-mêmes, sans contrôle, leurs règles de conduite. Le Dieu de Paul était l'ordre, celui des Corinthiens l'anarchie. D'autre part, ces mêmes Corinthiens, comme beaucoup de Grecs de la décadence, confondaient leurs fièvres religieuses avec l'usage légitime de la raison. Platon et Aristote étaient loin, ces grands hommes avec lesquels la pensée grecque avait atteint momentanément son sommet. On avait retenu les mots sonores de sagesse et de philosophie, mais c'était pour confondre avec les austères découvertes de la raison humaine les produits d'une imagination désormais dévergondée et reprise par les séductions du mythe.

Quelle allait être l'attitude de Paul? Un compromis aurait été, à ce moment, infiniment dangereux et aurait ruiné la révélation. Il fallait donc condamner sans distinctions subtiles la raison grecque des Corinthiens. D'autre part, il fallait réserver l'avenir. De nouveaux Platon et de nouveaux Aristote auraient un jour le droit de rétablir l'harmonie entre la vérité divine et la vérité humaine.

La solution de Paul est géniale. Il affronte la raison concrète, telle qu'elle s'est manifestée dans ses aboutissements religieux : cette « sagesse humaine » qui a conduit à la décadence des mœurs et a dévoyé la notion de la divinité, il la condamne irrémisiblement, elle est folie aux yeux de Dieu. A sa place Dieu a instauré la folie de la Croix qui désormais sera sagesse.

En ce moment, — Paul a le mérite de l'avoir vu et exprimé

(1) *Saint Paul. Première épître aux Corinthiens* (études bibliques). Paris, Gabalda, 1935.

en termes définitifs, — l'Évangile devait donc rompre avec toute philosophie. Les Corinthiens ne l'avaient pas compris. « Beaucoup de Corinthiens, écrit le P. Allo, les plus instruits sans doute ou ceux qui se croyaient tels, n'avaient pas saisi ce caractère d'absolue nouveauté. Ils avaient reçu l'Évangile avec enthousiasme, mais sans y voir plus qu'une doctrine très élevée et très vraie, qui leur était transmise comme tout autre système religieux ou philosophique proposé par des maîtres humains, soit Paul, soit Apollos, et qu'il leur était loisible de traiter comme tout autre enseignement adopté dans une école, en l'adaptant; le remaniant, et le perfectionnant, chacun selon ses goûts et ses habitudes d'esprit. Après tout, c'était devenu leur bien à eux, et ces disputeurs vaniteux et subtils se piquaient d'émulation pour lui donner la forme qui le ferait le mieux valoir, et les ferait le plus valoir eux-mêmes. »

Plus tard, après la grande pénitence, la philosophie humaine reprendrait ses droits. Paul a pressenti ce légitime usage des lumières créées, puisqu'il ne se refuse pas à donner à la Révélation le nom de « Sagesse », et qu'il consent à comparer les spéculations chrétiennes aux spéculations de la philosophie. « Paul ne méprise pourtant pas toute sagesse, car il travaille à en répandre une, la « Sagesse de Dieu ». « De sagesse, prononce l'Apôtre — nous suivons la belle traduction du P. Allo — nous en parlons bien entre les parfaits, mais d'une sagesse qui n'est pas de ce siècle, ni des chefs de ce siècle, qui sont réduits au silence. Toutefois, nous parlons d'une sagesse de Dieu, mystérieuse, de celle qui est cachée, que Dieu a prédéterminée, avant les siècles, pour notre gloire. »

Il reste à Paul à transposer toutes les valeurs, suivant cette Sagesse divine. Eminemment respectueux de toutes les indications divines, qu'elles viennent de l'Ancien Testament ou de l'enseignement de Jésus, des révélations dont il est favorisé ou même de la raison naturelle dont les déviations seules sont abhorrées, il trace aux Corinthiens la ligne de conduite qu'ils doivent suivre dans leur vie privée, dans le mariage, dans leurs réunions liturgiques et dans toutes les manifestations de leur foi. Il le fait dans notre épître avec une maîtrise que le commentaire du P. Allo fait parfaitement ressortir.

\* \* \*

Du simple point de vue littéraire, la Première aux Corinthiens est un chef-d'œuvre. Sans doute, on est porté à la mal juger si l'on part du canon de la littérature classique, mais Paul est assez grand, encore ici, pour dépasser tous les canons. Au lieu de la beauté, il possède la puissance; et il a assez de souffle pour mépriser ou employer à son gré les procédés littéraires; quand il les emploie, ce qui est fréquent, on ne sait jamais s'il manie la recette, ou si l'on n'assiste pas plutôt à un jaillissement naturel de sa puissance oratoire.

Le P. Allo, dans un excellent chapitre sur le style de l'épître, a souvent décrit avec bonheur ce caractère personnel de l'art paulinien. « Tous ces procédés (de la diatribe stoïcienne) sont vivifiés et garantis de « schématisation » par la finesse et le génie, Paul met sur tous sa marque individuelle; rien de moins banal, par exemple, que la manière déjà pleine d'avertissements dont il « capte la bienveillance » au début. » — « Les auteurs et orateurs grecs avaient, au moins depuis Héraclite (Norden), pris le goût de l'antithèse, ce en quoi rivalisait avec eux le Judaïsme postérieur, avec sa hantise apocalyptique des « Deux siècles », des deux « Eons ». Paul y était donc naturellement porté aussi par son milieu; mais, ce qui a donné plus que tout cette tournure à son esprit, c'est l'expérience de Damas, le retournement de toutes ses convictions, changées d'un coup en leur contraire.

Nous ne devons donc point tant parler ici de procédé littéraire que d'un instinct essentiel de son âme. — « Les critiques, et Bultmann en particulier, notent encore plus d'un « moyen rhétorique » — si l'on pouvait parler de « rhétorique » quand il s'agit de Paul! — qui est employé dans cette lettre : une espèce d'« inclusio », pour l'idée sinon exactement pour le mot, ainsi VII, 20-24, IX, 19-22; la répétition de mots à grand effet, comme « sagesse », « esprit », « charité », « conscience », etc.; après quelques phrases générales, les digressions personnelles et les éloquentes apostrophes; l'ironie, parfois si pénétrante, comme au chapitre IV, 8 suivants; les « analogies », IX, 7, XIV, 7 suivants, XV, 36 suivants, etc., l'appel aux constatations d'expérience, ou au bon sens des lecteurs, XI, 14 suivants, X, 15; la réduction à l'absurde, I, 14-15, VI, 4; l'appel aux autorités bibliques ou évangéliques, les citations sacrées ou même profanes, comme XV, 33. En tous ces procédés, il y a de l'art, du grand art parfois, mais si spontané et si naturel qu'on a peine, dans la plupart des cas, à le croire prémédité. Cette allure si souple, si vivante, et jamais monotone comme le devenaient facilement chez les Sémites leurs berceuses de « style oral », montre que Paul, indépendamment de ses dons de nature et d'inspiration, a plus appris, comme dit Bultmann, des Grecs que des Juifs. »

Sans doute, un lettré, familier des auteurs grecs classiques, n'aura aucune peine à prendre Paul en défaut. Il lui arrivera même, comme à Norden, de se sentir dépaysé en abordant la littérature paulinienne. Nous l'avouons sans aucune difficulté, Paul écrit souvent « mal ». Il lui arrive de penser à la juive, et de négliger les règles de la logique grecque. Il n'atteint pas du premier coup la maîtrise de la syntaxe ou du vocabulaire; mais lorsque, après un effort qu'il ne dissimule jamais, il parvient à émerger de ses hésitations, quelles réussites! Pour celles-ci, nous pardonnons les défauts, et nous admirons des maladresses qui sont la rançon de la puissance.

LUCIEN CERFAUX,  
Professeur à l'Université de Louvain.

## Méditation

### au pied des volcans de Java<sup>(1)</sup>

Tour d'Asie!...

U. R. S. S. en construction, U. R. S. S. travaillant à la Plus Grande Russie, U. R. S. S. puissance d'Asie, établie aux portes de l'Inde et de la Chine;

Asie centrale qui renaît à l'eau et à la verdure, qui a répudié un islamisme dont il ne restait plus qu'une friperie religieuse, qui va posséder des ingénieurs et des docteurs ousbesck, tadjis et turkmènes, qui au fond de son cœur croit encore à la venue d'un nouveau Tamerlan;

Mongolie, terre fleurie des vallées, terre d'épouvante du Gobi et des hauts-plateaux, champs Catalauniques d'Asie que balayent les ouragans, Mongolie désolée qui est un enjeu plus précieux que des jardins édeniques;

Mandchourie, territoire contesté et disputé, carrefour des voies d'Asie, d'Europe et du Pacifique, à la fois filleul et tuteur des nouveaux daïmios venus des îles, germe d'empire, prospérité rudement bâtie;

Nippon tendu comme un arc de samouraï, pays meurtri des présents d'Occident et nation ivre de ses destinées, empire d'un

(1) Conclusion de *Tour d'Asie* qui paraîtra cet hiver, chez Denoël et Steele, à Paris.

soleil qu'il veut faire se lever sur le monde jaune tout entier;

Chine lasse où la fracture bée chaque jour plus grande entre le Sud et le Nord, confédération depuis cinquante siècles à la recherche de son unité, expression géographique où il n'y a de chinois que l'indestructible esprit familial, où cent millions d'êtres n'ont trouvé de répit à leurs maux qu'en se disant Rouges, alors qu'ils ne font que revenir à l'antique tradition communautaire et qu'ils attendent un maître encore improbable;

Siam, menace au flanc des Indes, menace pour notre riz d'Indochine, pays déchiré par l'aspiration des masses au mieux-être et par l'appétit du pouvoir qu'ont acquis des intellectuels dressés contre le droit divin;

Indochine épuisée par dix ans de cupidité et d'outrecuidance, qui se relève seule, faisant encore une fois appel aux hommes qui l'ont déjà donnée à la France — il y a de ça vingt-cinq ans;

Et aussi Grande-Bretagne et Etats-Unis, puissances installées en Asie, inquiètes de voir s'effriter à chaque heure le prestige de l'homme blanc dont elles se sont établies garantes aux rives du Pacifique.

A ce tour, il manquerait les Indes néerlandaises : Java, la Perle de la Sonde, fleuron de trois siècles de colonisation, terre ardente de volcans frémissants et d'une végétation désordonnée, sol où les sangs indonésien, malais, indien et arabe se sont mêlés pour donner le canon de la plastique féminine; Sumatra, Florès, les Célèbes, Bornéo, la Nouvelle-Guinée, soixante-trois millions d'habitants de race brune dont la prospérité enorgueillissait chacun des sept millions de Hollandais des polders, près de deux millions de kilomètres carrés qui représentent la superficie de soixante Pays-Bas.

Dans les pays en crise, les Iles de la Sonde sont certainement à la première place. La prospérité des années 1914 à 1927 avait fait de la Hollande le pays capitaliste par excellence; une richesse inouïe avait favorisé la métropole et, dans les Indes, colons et indigènes. Le Hollandais s'est trouvé tout naturellement avoir dans le monde une position privilégiée. Mais la langue et une morale rigide ont accru l'isolement d'un esprit qui disparaît apidement de l'univers.

La crise, augmentée de l'infiltration nippone, s'est révélée catastrophique aux Indes hollandaises. Le pétrole, le sucre, le caoutchouc, le thé, l'étain ont vu leurs cours d'exportation tomber des trois quarts. Il y avait des plantations d'hévéas de dix mille hectares, des champs de canne à sucre de quarante-cinq mille hectares d'un seul tenant, des raffineries, des usines, des derricks à naphte... Aujourd'hui, soixante-huit pour cent des raffineries sont fermées, l'herbe envahit la moitié des allées d'hévéas; une plantation de canne à sucre, valant trois millions de florins il y a quatre ans, n'a trouvé preneur qu'à mille florins — encore fut-ce parce qu'un acheteur eut pitié du commis-saire-priseur.

Les conséquences en sont graves. Tout d'abord importation et exportation ont baissé d'un tiers en deux ans, avec ce paradoxe que la balance est restée en faveur des exportations de matières premières alors que la fameuse crise de 1921 l'avait rendue nettement déficitaire. Le phénomène le plus caractéristique dans le commerce d'importation est le déplacement accéléré des commandes vers l'Asie et plus particulièrement vers le Nippon. En vingt ans, ce dernier pays a multiplié par vingt-cinq sa pénétration commerciale, si bien qu'aujourd'hui, sans contrepartie d'achats, il occupe la première place parmi les fournisseurs des Iles de la Sonde, au détriment des Pays-Bas.

Cotonnades, savons, bicyclettes, lampes électriques, verrerie, conserves de fabrication nippone ont envahi le pays, faisant tomber le marché étranger de plus de moitié. C'est évidemment le bas prix des produits offerts qui a attiré l'attention de l'indigène. C'est aussi l'activité insinuante des Japonais, comparable

à celle que manifeste à leur égard les Chinois entrant en Mandchourie, pénétration qui n'a eu aucun mal à supplanter une Hollande s'assoupissant dans l'opulence.

Naturellement, avant que les prix des produits de première nécessité destinés à la consommation s'effondrent en concordance avec la diminution des salaires et le chômage, on a vu les indigènes liquider bijoux, monnaies thésaurisées, terres et biens, dépourvus d'argent au point de recourir au troc. Alors que la rotation des cultures était obligatoire pour ne pas appauvrir la terre, on a dû, pour enrayer une sous-alimentation menaçante, recommander la mono-culture annuelle du riz, du maïs, des arachides.

La répercussion morale de cet état de choses sur les indigènes a été considérable. Ceux-ci, habitués à de hautes paies et la vue large se sont vus en trois ans plongés dans la médiocrité, si ce n'est dans la misère d'autrefois. La politique de libéralisme colonial, les lois sociales qui augmentent fortement les prix de revient se sont finalement retournées contre les colons.

Il va de soi que les finances publiques ont été bouleversées. Notre Indochine paraît le royaume de l'équilibre lorsqu'on voit le gouvernement de Batavia, frappé d'apathie, accuser des déficits de quarante pour cent sur son budget. Jusqu'ici la mère-patrie a sans sourciller absorbé des emprunts, mais les paysans des polders et les bourgeois d'Amsterdam, oublieux des richesses autrefois apportées, commencent à perdre leur confiance dans l'Empire colonial.

Or, rien ne semble pouvoir améliorer cette situation. Le haut standard de vie est trop ancré dans l'esprit du Hollandais pour qu'il fasse la moindre concession au nouvel état de choses qui s'établit dans le monde. L'écho en vient jusqu'à l'Equateur. L'opinion publique javanaise, les nationalistes indigènes extrémistes comme les conservateurs européens songent maintenant à une politique commerciale de séparatisme, assez différente du libre-échange pratiqué jusqu'ici avec les Pays-Bas.

C'est un fait que sur tous les terrains l'indigène des Indes néerlandaises s'émancipe. Citons le simple fait qu'il refuse de se soumettre au plan de restrictions commandant la saignée des hévéas et qu'il exporte directement son caoutchouc brut sur Singapore, faussant les positions prises par les blancs.

Cette indépendance commerciale que les Indes voudraient posséder prélude à une autonomie politique que la Hollande, fidèle à son libéralisme, est décidée à ne pas entraver. En cela, la métropole fait preuve non seulement d'une estimable hauteur de sentiments, mais aussi de sagesse : il est des fleuves qu'on ne remonte pas.

Le premier stade serait l'établissement d'une industrie locale, intermédiaire entre l'artisanat et la grande fabrication. Déjà on songe à la protéger mais il est à penser que de longtemps la fourniture d'objets manufacturés introduira des marchandises étrangères. On compte d'ailleurs équilibrer cette importation par la sortie des matières brutes que produisent les Iles.

Mais là encore triomphe le Nippon. Non qu'il émigre plus dans la Sonde qu'ailleurs, mais il commence à organiser une industrie locale susceptible de satisfaire les besoins de l'indigène en tenant compte des faibles ressources dont ce dernier dispose; lui se borne à diriger, produit à bas prix et peut se contenter d'un bénéfice minime. Sa position à Java est en attente, mais de quoi?

S'il est au monde un pays qui doit capituler presque sans résistance devant l'Empire du Soleil Levant — qui puisse même s'entendre avec lui — ce sont bien les Indes néerlandaises. Elles représentent pour le Nippon la colonie future par excellence, la seule où il pourrait s'acclimater, un retour à l'un des berceaux de sa race. Tout paraît aider son emprise : le climat, une population favorable au bloc pan-asiatique, des ressources

en matières premières qui complètent heureusement — notamment en pétrole — celles du Manchoukouo.

Ce n'est pas l'Allemagne, dont les représentants commerciaux ou religieux sapent à Java l'influence hollandaise, ce n'est pas non plus l'Angleterre, qui veille sur la stabilité des Indes néerlandaises pour se maintenir aux Indes britanniques, qui empêcheront les Iles de la Sonde d'entrer dans l'orbite nipponne. Le courant est irrésistible et balayera ceux qui ne sont pas assez sages pour apprendre à y naviguer.

Les peuples d'Extrême-Orient se sont rendu compte que des gens de leur race peuvent fabriquer aussi bien — souvent à meilleure convenance — et à moitié prix des objets manufacturés indispensables à la vie journalière. Cela seul suffirait à expliquer la diminution de prestige de l'homme blanc. Il faut dire aussi que le terrain a été préparé dès 1926 par une active propagande de désorganisation bolchévique d'origine cantonnaise. Faut-il rappeler ce qu'écrivait alors l'agitateur Tan Malakka : « Lorsque l'impérialisme hollandais s'écroulera, sa chute retentira dans toutes les colonies d'Orient. Si le coup est assez fort, les autres peuples asservis y puiseront la force d'abattre leurs ennemis. Dans ce cas, la libération de l'Indonésie aura pour corollaire la libération de toutes les colonies d'Asie. »

Emancipation des peuples en tutelle, antagonisme russo-britannique, menaces sur les Indes, voilà l'origine et la fin du « fil rouge ». Aujourd'hui le Nippon s'est glissé dans le jeu et à chaque levée abat des atouts-mâtres.

\* \* \*

Tour d'Asie!...

Tour que j'achève, tour de grandes constructions et de grandes misères, tour de peuples à l'étroit, de peuples las de vivre dans le désordre ou l'animosité et qui pensent à la guerre comme seule libératrice de tensions qu'on ne peut plus supporter; tour d'élan confus vers un mieux-être où se mêlent les appétits les plus matériels — ceux de vivre, tout simplement — et la plus haute spiritualité; tour des espoirs les plus dangereux, car ils se réclament de missions d'un caractère tellement sacré qu'ils exigent le glaive flamboyant de l'archange.

Conflits de races, conflits économiques, conflits de civilisations et de philosophies sociales, conflits d'âmes, voilà ce qui va affronter aux rives du Pacifique les trois quarts de l'humanité, masse énorme qui vit ou dépend de ces eaux au nom surprenant.

Ds millions d'Asiatiques, qu'ils soient bouddhiques, musulmans ou brahmanistes, attendent avec sang-froid l'issue de la crise : par expérience ils savent que les catastrophes économiques les plus épouvantables ne peuvent détruire que ce qui a une valeur éphémère ou que ce qui est contraire au divin esprit de la termitière. Et même si toute une civilisation doit en mourir, elle ne peut qu'être remplacée par une meilleure forme de vie.

L'Asie s'est éveillée sous nos appels. Des nations tentent maintenant de la capter à leur profit, d'autres veulent la diriger. Le « fil rouge » est parti de Moscou, lanière sifflant sur l'Asie. Il aurait pu s'amarrer ailleurs : le « fil rouge » n'est autre que celui qui unit tous les peuples décidés à renouveler leur contrat social.

Clamer son appréhension devant ce qui va nous échapper, — à nous, blancs, — lutter contre l'ascension des races jaunes équivaut à tenter de combattre la Nature dans l'accomplissement de ses volontés.

Jamais notre race n'eut davantage besoin de prendre conscience de son esprit de perfectibilité, cet esprit qui jusqu'ici lui avait assuré la première place dans l'univers. Puissent les réflexions qui pourront naître de cet angoissant tour d'Asie tracer aux peuples d'Occident la Wang Tao — la Voie Droite!

MAURICE PERCHERON.

## Classes sociales ?

Les termes de « classes sociales » font partie de notre jargon politique quotidien; ce sont des mots qui reviennent sur toutes les lèvres et qui alimentent tous les programmes. Mais, le fait même de cet usage trop fréquent témoigne de la confusion des idées que les mots recouvrent. Il est question de « classe ouvrière » et l'on considère alors des hommes dont le travail est salarié; la classe apparaît comme déterminée par le mode de rémunération du travail. Il est question de « classe agricole » et il s'agit d'une profession. Il est question de « classes moyennes » et ces termes recouvrent un concept grégaire et mal défini. Les mots « classes dirigeantes » impliquent une idée de fonction politique et sociale. Dans la « lutte des classes » se trouvent opposées des riches et des pauvres et la distinction s'établit selon le niveau des revenus.

Il y a cependant dans tous les usages du mot un fondement commun : c'est le caractère héréditaire de l'appartenance à une classe. C'est par la naissance, par la participation à un milieu familial que l'individu s'inscrit dans une classe. C'est précisément cette caractéristique qui rend la distinction par classes odieuse aux adversaires de l'inégalité. Dès lors, il ne suffit pas de définir par classe une collectivité d'individus réunis par une communauté d'intérêts, de tendances ou d'idéal; une pareille définition s'appliquerait aussi bien à des groupements religieux, politiques, culturels ou professionnels; il faut ajouter qu'à l'origine de cette réunion se trouve la naissance dans un milieu familial analogue.

Cette notion éclaire le débat. Celui qui veut supprimer l'inégalité des classes doit logiquement s'en prendre à l'institution familiale dont la division de la société en classes n'est que la consolidation. Bonald remarquait déjà : « La tendance des familles est de passer de l'état domestique à l'état public »; plus exactement, la tendance du cadre familial est de passer de l'espace au temps; chaque famille vise à durer, à maintenir dans l'avenir ses principes de vie, son cadre local « le foyer », ses forces vives, son nom et jusqu'à sa fonction dans la société économique, sociale et politique.

Cette tendance au maintien ne suffit même pas à tous; la juste ambition d'améliorer, d'amplifier, d'agrandir leur rôle pousse beaucoup de familles à monter dans l'échelle sociale à force de vertus, de talents et de travail. Parfois aussi, des familles ne réussissent pas dans leur effort de maintien et l'on peut assister à des chutes, à des abaissements de familles antérieurement puissantes. Dans l'ensemble, lorsque la société est solidement construite, on peut observer une stabilité très réelle des rangs sociaux et une mobilité très souple et constante de certains éléments qui les constituent.

Ce caractère évolutif oblige à rejeter le schéma théorique qui représente la structure de la société en classes comme une pyramide parfaite dans laquelle les rangs successifs se supportent mutuellement comme les pierres immobiles et régulières de Chéops. Tout au plus, est-il possible de figurer ainsi le système des castes indoues, fondé sur une doctrine philosophique d'immobilité. Le brahmanisme n'a pas fait la civilisation occidentale et l'histoire de nos pays n'eût pas été ce qu'elle fut, si des adaptations constantes des cadres n'avaient épousé à chaque instant les contours changeants de l'histoire.

La division de la société par classes est plus exactement comparable à un organisme vivant; elle est plus justement assimilée à la croissance et à la vie d'un arbre dont la tige se divise en branches et en racines et dont les couronnes se succèdent dans l'aspiration vers la lumière.

Il s'agit d'un phénomène naturel dont l'histoire nous fait connaître l'évolution et le retour; jamais une société n'a subsisté longtemps sans distinction en classes, comme jamais une société n'a duré sans la solidité des familles ni l'hérédité qui en est la conséquence naturelle. Mais cette distinction a toujours été complexe et mobile selon les événements.

Il est cependant permis de se demander aujourd'hui ce qu'il en subsiste encore. L'affaiblissement de l'institution familiale correspond nécessairement à une réduction, à un quasi-anéantissement de la division par classes. Le comte de Mun a écrit à ce propos : « Toutes les autres inégalités sociales ayant disparu, il n'en est resté qu'une : celle de la fortune; mais, le mal, c'est que l'on a laissé sans organisation aucune ces deux classes, sans intermédiaires, l'une en face de l'autre. » Cette remarque s'applique à la situation juridique; en droit, les seules distinctions consacrées par le code reposent sur le patrimoine. Mais, le fait est moins simple : il est évident aux esprits les moins avertis que l'argent ne suffit pas, ou du moins qu'il ne suffit pas encore, à effacer les distinctions sociales.

C'est pourquoi, chez nous, l'organisation des œuvres d'action catholique a cru bon de grouper par classes l'apostolat des jeunes gens (1). Il s'agit là sans doute d'un groupement sommaire, dans lequel la distinction par classes n'apparaît pas toujours très clairement, mais qui est fondé néanmoins sur les centres familiaux avec leurs milieux différents d'idées, de traditions et de principes. Il est vrai que dans ce domaine aussi les différences s'amenuisent. Dans bien des cas, l'école se substitue à la famille pour meubler les esprits et former les caractères; les groupements de jeunesse, les camps de scouts et de guides, l'émancipation juvénile réduisent relativement l'action familiale. Le conformisme mondial, aidé par les communications trop faciles de la pensée, aplanit peu à peu toutes les différenciations. De plus en plus, l'individu se trouve isolé psychologiquement et moralement au milieu du troupeau de ses semblables et il est comme chacun d'eux le jouet de meneurs irresponsables qui le modèlent de très loin. Dans ce sens, la citation du comte de Mun est plus vraie aujourd'hui qu'au jour où il l'a prononcée; elle sera encore plus exacte pour la prochaine génération.

Il y voyait un grave danger. « Autrefois, nous dit Muret, il n'y avait guère de haine des classes parce qu'il y avait peu de distance entre les classes. » Pour cela, il importe que les classes soient nombreuses et constituent une série d'échelons rapprochés et d'une ascension facile. S'il n'existe plus que deux classes, disposées loin l'une de l'autre et sans intermédiaires, la haine et l'incompréhension les mettent très vite aux prises dans une lutte acharnée. C'est le spectacle que nous offrent aujourd'hui les Etats-Unis et dont un épisode sanglant fut récemment l'assassinat du sénateur Long. Ce combat n'a pas d'autre issue qu'une égalisation par le bas.

C'est un bien pauvre résultat; il faut se souvenir, en effet, que notre civilisation est partie de l'égalité, à l'époque des invasions barbares. C'est par l'écoulement des siècles que les fonctionnaires de Charlemagne sont devenus des seigneurs héréditaires et que la multiplicité des missions a multiplié les distinctions. Y aurait-il donc une fatalité des cycles de l'histoire et l'homme serait-il incapable de réagir contre l'évolution de sa propre psychologie?

La suppression des classes et le conformisme du milieu d'épanouissement de l'homme sont des postulats du Romantisme. Ce mouvement d'idées, que Taine a défini « la renaissance de

(1) Il y a manifestement dans cette répartition de l'apostolat une généralisation trop hâtive de l'excellence de l'action que l'ouvrier peut avoir sur l'ouvrier; il n'en est pas de même dans d'autres classes. En effet, le milieu de la vie quotidienne pour un grand bourgeois, par exemple, n'est pas dans la rencontre de ses semblables, mais dans celle plus fréquente de ses inférieurs.

l'imagination », a dominé l'histoire des deux derniers siècles, depuis la grande crise de la conscience européenne, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle (1). Mettant l'accent sur l'imaginatif, l'individuel, l'irrationnel, le nouveau, le Romantisme a, pour reprendre les termes d'Irving Babbitt, « proclamé l'identité du progrès avec la nouveauté et le changement, avec l'entassement de découverte sur découverte; la vie ainsi considérée ne comporte plus aucun respect pour un centre d'unité quelconque, mais elle est conçue comme une expansion indéfinie de merveille et de curiosité ». Le but du Romantisme exigeait donc le déracinement de la personne humaine. Sa logique conduisait nécessairement à la suppression des classes sociales et des familles.

Les mouvements d'idées qui se sont opposés au Romantisme sont eux-mêmes imprégnés de son virus. Insistant sur le renforcement de la famille, ils n'aperçoivent pas la nature réelle de l'institution familiale étendue dans le temps et y perpétuant une division fonctionnelle des tâches humaines. Ils craignent comme un frein au progrès la solidité de la tradition; ils n'osent suivre Auguste Comte proclamant que « l'humanité est composée de plus de morts que de vivants » et que « les vivants seront de plus en plus gouvernés par les morts ».

L'une des difficultés les plus grandes à une compréhension exacte des classes sociales réside dans le fait qu'on isole malaisément leur étude de l'idée d'aristocratie, première des classes par le pouvoir et les responsabilités. Or, les hommes d'aujourd'hui confondent fatalement le concept d'aristocratie avec les descendants des anciennes familles aristocratiques dans une commune réprobation; en effet, un trop grand nombre des citoyens aristocrates sont totalement déracinés et paraissent avoir définitivement perdu les vertus nécessaires à l'aristocratie comme classe.

Pour remédier à cette confusion, il faut se souvenir de la prodigieuse difficulté du rôle d'une classe dirigeante et de la rapidité avec laquelle, dans l'histoire, les aristocraties successives se sont usées au pouvoir : le patriciat romain, la chevalerie féodale, la bourgeoisie patrii nne des grandes communes, les hauts fonctionnaires des Etats centralisés. Cette usure provient tant de l'intérieur, par la difficulté de perpétuer les talents indispensables à l'exercice des plus hautes responsabilités, que de l'extérieur, par l'envie et la jalousie qui s'attachent toujours aux positions élevées. Ces deux catégories de difficultés ont été singulièrement renforcées par le mouvement romantique : la noblesse, en effet, a été elle aussi imprégnée du culte de l'imaginatif et de l'irrationnel au détriment de ses traditions et de ses préjugés; par ailleurs, l'envie qui s'attachait régulièrement à ses pas a trouvé dans les idées nouvelles une justification logique et une apparence de moralité.

Pourtant, l'usure de l'ancienne aristocratie ne peut infirmer en rien la réalité de l'existence des classes sociales, ni la nécessité de leur renaissance. Il n'est pas nécessaire de réfléchir longuement pour apercevoir que le Romantisme aboutit à l'anarchie ou par réaction à des dictatures précaires. D'ailleurs, aussi loin que porte notre connaissance du passé, nous voyons survivre les nations qui ont possédé une forte assise de traditions familiales et une solide hiérarchie sociale; nous les voyons périr dans la mesure où ces institutions disparaissent. Quoi d'étonnant, enfin, à voir écrasés sous le fardeau de la vie les hommes qui ne peuvent appuyer leur conduite sur aucune expérience du passé reçue dans un milieu plus durable qu'eux-mêmes? « Regarder en arrière, nous dit le comte Gonzague de Reynold, c'est acquérir le sentiment de la continuité historique, autre manière de rester dans le coneret, dans la vie. Le présent est insaisissable; le passé

(1) PAUL HAZARD, *La Crise de la Conscience européenne* (1680-1715), Boivin, 1935.

seul est réel. Mais le passé vous apporte à la fois le sens de la durée et celui du changement. »

Cette école de la vie ne se trouve pas en dehors du milieu familial et héréditaire qui seul sauvegarde la tradition. « Sans la tradition, dit Lacordaire, l'univers périrait à chaque minute de son incessante création. Elle est le lien du passé, du présent, de l'avenir et la science de tous trois. » C'est ainsi que le problème des classes sociales se trouve lié intimement à toute la trame de la vie humaine et, si cette vérité apparaît clairement, il n'est pas permis à ceux qui sont chargés de l'avenir de se désintéresser d'un affaiblissement de la hiérarchie sociale dont l'issue peut être fatale.

Baron SNOY D'OPPUERS.

## Les origines du jansénisme hollandais<sup>(1)</sup>

### LE SCHISME D'UTRECHT

En novembre 1710, gravement malade, Codde reçoit les derniers sacrements de la main d'un séditionnaire. Il reste opiniâtre; Rome lui refuse la sépulture ecclésiastique s'il persiste dans sa désobéissance. Le malheureux évêque mourut dans l'obstination et l'erreur le 18 décembre 1710. Par un décret du 14 janvier 1711, le Pape condamna sa mémoire et défendit de prier pour lui. Les jansénistes lancèrent un libelle contre ce décret (2). Cependant, la pénurie de prêtres se fait sentir dans la secte. Mais aucun évêque ne consentirait à ordonner sans lettres dimissoires. On demande conseil à Quesnel. Celui-ci tient la petite ratiocination suivante : Quand le siège épiscopal est vacant, les dimissoires peuvent être expédiées par le chapitre ou par le vicaire capitulaire. Or, le siège d'Utrecht est vacant, puisque (admirez la raison) Adrien Damen n'est pas reconnu par les Etats, banni, et dans l'impossibilité d'exercer ses pouvoirs. Donc, van Heussen, comme vicaire capitulaire d'Utrecht, peut donner des dimissoires. C'est ce qu'il fait. Mais van Heussen avait usurpé aussi le vicariat du soi-disant chapitre de Harlem, et parmi les ordinands se trouvait un Amsterdamois, donc un sujet du diocèse de Harlem. Que faire, si l'évêque qui consentirait à ordonner demande pourquoi le chapitre de Harlem n'a pas expédié les lettres? Ecrivez simplement *Amstellodamus*, dit Quesnel, ils ne savent pas si Amsterdam dépend d'Utrecht ou de Harlem. La question était de trouver un évêque. En vain on demande à celui de Bologne-sur-Mer; on pense un moment au cardinal de Noailles. Enfin, on dénêche quelqu'un. C'est M. Soanen, le vieil évêque du village de Seez, comme dit Voltaire (3), au pied des Alpes. C'est un ancien oratorien et pénitent ou élève de Quesnel. Quand la bulle *Unigenitus* condamna les *Réflexions morales* de son ancien directeur, il fut un des quatre évêques qui, le 1<sup>er</sup> mars 1717, appelèrent de la bulle *Unigenitus* au futur concile. Il sera condamné et suspendu au concile d'Embrun, en 1727 (4).

Bref, voici la question résolue et les ordinands se mettent en

(1) Voir la *Revue* du 20 septembre.

(2) *Justification de la mémoire de M. Pierre Codde*, cité par MIGNÉ (*op. cit.*, col. 398, à l'article « Codde ») et qu'il faut attribuer, croit-on, au théologien janséniste français PETIT-PIED.

(3) *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXVII.

(4) Cf. I. BOURLON, *Les Assemblées du clergé et le jansénisme*, Paris-Bloud, 1909, pp. 207 et suiv.

route. Arrivés à Paris, ils prennent l'habit de l'Oratoire pour ne pas être reconnus. De peur qu'on ne découvrit l'évêque qui les avait ordonnés, ils devaient, aussitôt la cérémonie terminée, remettre leurs lettres d'ordination à l'ecclésiastique qui les accompagnait, lequel les transmettrait au vicaire du chapitre. Soanen les ordonna sans acceptation de la bulle *Unigenitus* et sans souscription du formulaire alexandrin. Parmi les ordinands se trouvait Corneille-Jean-Barchman Wuytiers, plus tard archevêque schismatique d'Utrecht. Ce dernier reçoit la tonsure et tous les ordres en trente-sept jours ! Migne ajoute (1) que van Heussen, dans les dimissoires de deux des ordinands, donna l'*extra tempora*, ce qui, comme on sait, n'appartient qu'au Pape. Je n'ai pu vérifier l'assertion de ce fait : il semble plus probable que Soanen ne s'occupa point des exigences des saints canons comme semble le faire entendre Dorsanne dans son *Journal*.

En 1718, Quesnel est d'avis que l'on doit se joindre à Noailles et aux autres *appelants*. Mais on craint que l'appel n'irrite Rome encore plus. Pour calmer les inquiets, Quesnel écrit : « Rome vous fera toujours tout le mal qu'elle pourra, et l'appel n'y ajoutera rien puisqu'ils ne peuvent y ajouter rien. » (Lettre du 31 décembre 1718.) Quesnel mande qu'il serait bon, avant d'en appeler au futur concile, que l'on chante des messes et des *Veni Creator*, et que l'appel lui-même se fasse en grande solennité ; tout cela, sans doute, pour tromper les fidèles. Le *chapitre* se réunit à Rotterdam, chez Jacques Timmer, prêtre de la secte. Avant de célébrer la messe, on choisit deux nouveaux *chanoines* pour remplacer les défunts Hugues van Heussen et André van der Schuur. Alors, les huit chanoines revêtent le rochet, se mettent l'aumuce au bras, se coiffent de la barrette violette, ornements qu'ils n'avaient jamais portés jusqu'ici. Jean van Erckel, *doyen du chapitre*, excommunié nommément en 1711, célèbre la messe du Saint-Esprit, après quoi, les huit chanoines chantent, chœur contre chœur, le *Veni Creator*. Cette belle besogne finie, en toute paix de conscience, ces messieurs s'en furent déjeuner. Papendrecht nous a conservé leur menu : ils prirent du thé, du café et du chocolat ! Après le déjeuner, on appela (9 mai 1719).

Le fameux van Heussen, nous l'avons dit, n'avait pas eu la consolation de vivre jusqu'à la souscription de l'appel ; il était mort à Leyde, en février, la même année. A son lit de mort, il déclara qu'en cas d'appel il en était. Aussi les siens le louèrent-ils comme le principal boute-en-train de l'affaire : *praecipuus hujus appellationis promotor*.

Quelques mois plus tard ce fut au tour de Quesnel d'entrer dans l'éternité. Depuis qu'il s'était enfui des prisons de l'archevêché de Malines (13 septembre 1703), le chef du parti demeurait à Amsterdam, chez un certain Arnold-Joseph de Brigode, de Lille. Ce dernier, Papendrecht le qualifie de marchand ; Migne dit que Brigode est prêtre (2). Je n'ai pas trouvé cette dernière assertion autre part. Dans l'acte de consécration de Steenoven, de qui nous parlerons tantôt, Brigode a signé sans faire suivre son nom d'aucune qualification, alors que les autres prêtres signataires font mention de cette qualité. Peut-être Migne a-t-il été induit en erreur par cette particularité que le nom de parti de Brigode était Du Bois, et que le même Du Bois prêtre son nom à Quesnel, qui, nous l'avons vu, écrivait sous le pseudonyme : *Du Bois, Prestre*. Il se peut aussi que Migne confonde avec l'abbé Anselme de Brigode, frère d'Arnold, arrêté avec Quesnel et emprisonné à Amiens, puis à Vincennes où il mourut (3). La maison de Brigode était le refuge des jansénistes français : nous rencontrerons encore d'autres personnages dans ce saint retrait. C'est là que Quesnel mourut, le 2 décembre 1719,

à l'âge de quatre-vingt-six ans. Jean van Neck, prêtre de la secte, lui administra les derniers sacrements. Papendrecht ajoute que le corps fut ouvert par le chirurgien Plaetman qui s'étonna de trouver un cœur si gros dans un si petit corps. Les sectaires ont dû en pâmer d'admiration ! Ce cœur fut envoyé à Paris à Nicolas Petit-Pied, ami de Quesnel, un des signataires du fameux *Cas de conscience* et auteur des scandales d'Asnières. Le 7 décembre, le corps de Quesnel fut inhumé à Warmond, au donjon de s'Heerenberg, dans le tombeau de Codde, où reposent également Arnauld et van Heussen.

\* \* \*

Cependant, Damen ayant abdicé en 1717, Jean van Bijlevelt est nommé vicaire apostolique par le Saint-Siège le 2 octobre de la même année (1).

Bien que le supérieur légitime de la mission soit en vie, Cornelius Steenoven est constitué par les *chanoines* vicaire capitulaire des chapitres d'Utrecht et de Harlem, « ces deux sièges étant vacants ». Toujours la même subtilité : pour eux, tout ce qui s'est fait depuis 1580 n'est qu'un rêve.

Un vicaire capitulaire ne leur suffit pas. Il leur faut maintenant, coûte que coûte, un archevêque d'Utrecht. Schenk van Tautenburg est mort, il faut lui donner un successeur ! Le 27 avril 1723 les huit *chanoines* se réunissent donc. C'étaient Jean-Christian van Erckel, curé à Delft ; Corneille Steenoven, curé à Leyde ; Guillaume Daellennoort, curé à La Haye ; Mathias Oosterling, curé à Delft, Gisbert van Dijk, curé à Utrecht, Théodore van der Croon, curé à Gouda ; Willibrod Kemp, curé à Utrecht et Nicolas Broedersen, curé à Delft. Van Erckel était *doyen* depuis la mort de van Heussen, Steenoven et van Dijk vicaires du chapitre fictif. On procéda à l'élection. Par sept voix, Steenoven fut élu archevêque d'Utrecht.

Le jour même, les *chanoines* ont l'audace d'écrire au pape Innocent XIII pour lui faire part de la chose ; ils joignent l'acte d'élection, en demandant l'approbation et prient le Saint-Père, vu la difficulté de faire venir trois évêques à Utrecht, de leur donner les dispenses nécessaires pour que Steenoven puisse être sacré par un seul évêque. Moquerie ou défi ? Le Pape ne répond pas. Lettres sur lettres sont expédiées à Rome, qui restent sans réponse comme la première.

Le 24 avril 1724, cependant, une lettre arrive de Rome. Elle émane du collège des cardinaux occupés en ce moment à élire le successeur d'Innocent XIII. Elle est adressée, non pas au chapitre d'Utrecht, mais au nonce Spinelli, à Bruxelles. Les cardinaux lui mandent de protéger la mission hollandaise contre les entreprises du prétendu chapitre et d'avertir les évêques voisins qui pourraient être sollicités de consacrer Steenoven. L'instruction des cardinaux, munie d'une annexe du nonce en termes pressants, fut imprimée à de très nombreux exemplaires et distribuée.

Le nouveau Pape élu, les capitulants n'ont pas honte de lui écrire pour lui demander ratification de leur choix (27 juillet 1724). Or, ce nouveau Pape n'était autre que le cardinal Ursini, un des trois signataires de l'instruction au nonce ! Benoît XIII fit comme son prédécesseur, il donna la réponse du silence.

Les *chanoines* trouvent qu'ils ont fait tout leur devoir ; ils décident de passer outre et de faire consacrer leur homme sans l'approbation du Saint-Siège. Au commencement d'octobre, cinq évêques, celui d'Arras, de Saint-Omer, d'Anvers, de Namur, de Ruremonde, sont priés instamment de vouloir bien donner la consécration épiscopale à Steenoven. Le *chapitre* joint à ses

(1) Chassé de La Haye, puis plus tard d'Utrecht, il vivra en proscrit à Arnhem jusqu'à sa mort (1740) sans avoir été consacré.

(1) *Op. cit.*, article LOUVART, col. 623.

(2) *Op. cit.*, article QUESNEL, col. 780.

(3) Cf. SAINTE-BEUVE, *Port-Royal, op. cit.*, t. VI, pp. 175 et 181, note 1.

supplications mille raisons qui veulent justifier sa façon d'agir. Parmi ces raisons, qui font toutes hausser les épaules, épinglons ces deux-ci qui sont amusantes : On peut, ce semble, du silence du Pape, conclure qu'il approuve, selon cette règle du droit : « Qui ne répond pas est censé consentir » ! Du moins, demandée selon les exigences canoniques et refusée sans raison, la ratification peut-elle être considérée comme accordée.

Aucun des cinq évêques ne donna signe de vie.

Que va faire le fameux chapitre ?

En ce temps vivait en Hollande un étrange personnage dont nous allons faire brièvement connaissance.

Dominique-Marie Varlet, docteur en Sorbonne depuis 1706, puis curé, puis missionnaire en Louisiane, avait été nommé par Clément XI coadjuteur de l'évêque de Babylone, avec droit de succession, et sacré à Paris, sous le titre d'évêque d'Ascalon *in partibus infidelium*, le 19 février 1719. Le jour même de son sacre, il apprend la mort de l'évêque de Babylone, Mgr Pidou de Saint-Olon. Il décide d'aller s'embarquer en Hollande pour gagner la Perse et son siège. Mais, en France, lors de son sacre, il avait négligé de prêter serment de soumission à la constitution de la bulle *Unigenitus*. Il avait reçu de la Propagande l'ordre de voir, à Paris, le nonce Bentivoglio. Il fit semblant de n'avoir reçu aucun ordre, passa par Bruxelles, en ayant soin de ne pas voir l'internonce. Sans la permission du même internonce, lui qui n'avait aucune juridiction en Hollande, il donne la confirmation à Amsterdam en vertu des prétendus pouvoirs du chapitre de Harlem (avril 1719).

Ensuite, il s'embarque pour la Perse. Barnabé, l'évêque d'Ispahan, reçoit ordre de le suspendre de tout exercice des ordres et de la juridiction. Le 15 mars 1720 il reçoit à Schamaké (Perse) l'acte de suspense daté de Cashin, 17 décembre 1719, et signé : Barnabé, évêque d'Ispahan. Il quitte la Perse et vient s'établir à Amsterdam, au refuge janséniste, chez Brigode, méprisant la suspense et appelant de la bulle *Unigenitus* au futur concile.

C'est à cet homme que le chapitre janséniste s'adresse, le suppliant d'avoir pitié de l'église d'Utrecht laissée sans pasteur. « Varlet, rapporte dom Pitra (1), avait trouvé très acceptable l'étrange avis d'un docteur de Paris, affirmant que tout évêque était pasteur des brebis sans pasteur, et qu'il pouvait non seulement ordonner partout des prêtres et consacrer des évêques, mais envoyer des missionnaires, selon son zèle, aux quatre coins du monde. » Censuré, suspendu, il se prêle néanmoins de nouveau aux désirs du chapitre d'Utrecht, et le 15 octobre 1724 fut le triste dimanche où eut lieu la consécration sacrilège du premier archevêque schismatique d'Utrecht, Corneille Steenoven, dans la « chapelle domestique » de l'ex-évêque de Babylone, chez Brigode, à Amsterdam (2).

Parmi les assistants se trouvait le fameux bénédictin janséniste, dom Thierry de Viaixnes, banni du royaume de France, réfugié lui aussi chez Brigode depuis 1722, et qui était pour lors le trait d'union entre les jansénistes français et les jansénistes hollandais. Une lettre de Viaixnes à Pierre Parden (Paradanus), abbé de Vlierbeek, près de Louvain, datée du 31 novembre 1724, et où l'auteur montre son petit esprit et son fanatisme, nous décrit la cérémonie dans tous ses détails (3). Le sacre fut déclaré *illicite et exécrationnel* et l'élection nulle par Benoît XIII le 21 février 1725. La main de Dieu frappa brusquement le premier élu, qui mourut inopinément le 3 avril 1725.

Varlet n'hésita pas à imposer les mains aux trois successeurs

(1) *Op. cit.*, p. 252.

(2) Fait assez curieux : Steenoven et Varlet sont introuvables dans les tables du *Port-Royal* de SAINTE-BEUVE.

(3) Cette lettre a été reproduite par le périodique hollandais *De Katholiek*, 1856, 30<sup>e</sup> deel, p. 129, dans un article intitulé : « Brief van D. Thierry de Viaixnes », dont je me suis beaucoup servi.

de Steenoven : Corneille-Jean-Barchman Wuytiers (1725), Théodore van der Croon (1733) et Pierre-Jean Meyndarts (1739), sous lequel eut lieu (septembre 1763), le prétendu concile d'Utrecht dont les actes furent repoussés et condamnés par l'Assemblée du clergé de France en 1766 (1).

Afin de ne plus se trouver dans l'embarras pour la consécration des successeurs éventuels du soi-disant archevêque d'Utrecht, et sans doute aussi dans l'espoir de se propager, les jansénistes se donnèrent, sous Meyndarts, deux nouveaux évêques : celui de Harlem en 1742, et celui de Deventer en 1757, comme suffragants de l'archevêque d'Utrecht. Ces deux évêques, on le conçoit, ne furent pas plus reconnus par Rome que leur métropolitain.

En lui donnant des évêques, Varlet constitue et confirme le schisme.

JEAN D'ESCALETTE.

---

## Orientations

de la

# philosophie contemporaine en Allemagne

---

Pays d'élection de la philosophie, l'Allemagne souffrait, voici quelque vingt ou trente ans, de l'ennui de la plénitude. Kant et Hegel avaient comblé les esprits. On rongea jusqu'à l'os la critique ou l'immatérialité de la raison absolue, alors qu'au cœur même de la satisfaction ainsi engendrée s'insinua l'inquiétude de la stabilité ou, ce qui revient au même, un doute secret sur les fondements, en apparence inébranlables, que Kant et Hegel semblaient avoir donnés à la connaissance humaine. La formidable complexité du néokantisme que l'Ecole de Marburg avec Hermann Cohen et Paul Natorp essaya en vain de réduire, le lent enfoncement de l'hegelianisme dans les sables de l'histoire avec Edouard Zeller et Kuno Fischer, les tentatives désordonnées pour ramener le christianisme à un ensemble très pauvre d'idées philosophiques émaciées où une foi dissimulée tenait lieu de raison, le retour aux manifestations concrètes de la vie historique que prêchèrent inlassablement Simmel, Dilthey et Trölsch, sans parvenir à coordonner l'immense masse de matériaux qui s'offrait à eux, l'explosion diaboliquement allumée par Nietzsche, la dispersion infinie de la philosophie hypnotisée par la science expérimentale, avec Mach, Wundt, Avenarius, Ebbinghaus, Erdmann, Reinke, Driesch, tout ce bouillonnement confus, dont chaque direction paraissait sûre d'elle-même, n'a pas d'autre source que le lent envoûtement provoqué par un désespoir profond et caché de parvenir à la certitude. On recherchait partout le réel et le vrai, sans s'apercevoir qu'on explorait des gisements épuisés dès le principe, on qu'on s'évadait de la philosophie pour se plonger dans le relativisme d'une science périodiquement renouvelée ou dans le subjectivisme d'une foi évanescence, privée de tout point d'appui.

Aussi, lorsque parurent en 1900-1901 les *Recherches logiques* d'Edmond Husserl, professeur de philosophie à Fribourg-en-Brigau, tranquille et petite université de province, un mouvement de curiosité se dessina au contact d'une pensée étonnam-

(1) Cf. I. BURLON, *Les Assemblées du clergé et le jansénisme*, *op. cit.*, pp. 343-345.

ment lucide, éprise, jusqu'à l'inhumain, de cette *ostinato rigore* que préconise Valéry après le grand Léonard. Puis, par un phénomène de cristallisation, remarquable pour notre époque (puisque, aussi bien, une philosophie aussi puissante que le bergsonisme n'a pas fait école), le réactif réaliste que Husserl venait de jeter dans l'idéalisme alors encore en faveur provoqua un groupement de toutes les jeunes forces à l'entour d'une philosophie qui vouait l'esprit à un ascétisme et à un radicalisme philosophiques intransigeants. Les ouvrages successifs de Husserl : *Philosophie als strenge Wissenschaft* (La Philosophie en tant que science rigoureuse) (1910), *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie* (Idées sur une phénoménologie pure et sur une philosophie phénoménologique) (1913); la seconde édition, considérablement remaniée, des *Logische Untersuchungen* (1913-1920), les *Vorlesungen zur Phänomenologie des innern Zeitbewusstseins* (Conférences sur la phénoménologie de la conscience interne du temps) (1928); la *Formule und transzendente Logik* (Logique formelle et transcendentale) (1929); et, tout récemment, les *Méditations cartésiennes* (1932), parues seulement en français, créèrent une véritable école qui submerge actuellement la plupart des universités allemandes : les meilleurs, et les plus influents, philosophes allemands contemporains; Heidegger, Hartmann, von Hildebrand, Pfänder, Jaspers, sont tributaires de Husserl, sans parler de ceux qui sont morts comme Lask, Becker et Scheler.

Qu'est-ce que cette nouvelle philosophie inaugurée par Husserl : la *Phénoménologie*, dont l'importance est, à nos yeux, au moins égale à celle de l'aristotélisme thomiste, du kantisme et du bergsonisme, pour ne citer que les courants qui charrient encore de la véritable vie spirituelle? Il est extrêmement difficile d'en donner l'idée à des lecteurs non prévenus, non seulement parce que la phénoménologie est en train de se constituer et qu'elle s'épanouit en directions très différentes parfois du point de départ de Husserl et de la ligne suivie par lui, mais encore parce qu'elle est entièrement fondée sur un élément *intuitif*, quasi informulable en concepts, et seulement vécu par l'expérience, un peu comme cet inexprimable sentiment du *centre* d'un système dont a parlé Bergson dans sa célèbre conférence sur l'« Intuition philosophique », faite en 1910 au Congrès philosophique de Bologne.

Historiquement, la position de la phénoménologie de Husserl est très complexe : par l'influence que Husserl a subie de la part de Bolzano et de Brentano, qui furent pendant quelque temps prêtres de l'Eglise catholique, elle se rattache l'aristotélisme et au thomisme, par celle de Weierstrass à la philosophie des mathématiques, par celle, extrêmement profonde, de Descartes, au positivisme absolu du point de départ de la pensée, par celle de Bergson, à l'expérience métaphysique, et enfin par celle de Hume et de Kant, à une philosophie de la réflexion. La phénoménologie de Husserl est toutefois loin d'être une mosaïque, mais il est malaisé de distinguer en elle ce qui est proprement phénoménologique des apports étrangers et repensés par la méthode phénoménologique.

Doctrinalement, elle est avant tout une *méthode* basée sur deux principes : l'absolue libération à l'endroit de tout présupposé, et le retour aux choses mêmes, à ce que les choses montrent d'*elles-mêmes par elles-mêmes*. Elle veut être une science absolument claire des *sources*, basée sur une nécessité qui ne tolère aucune atténuation. Elle se suspend tout entière à l'*intuition* que nous avons de l'expérience du vécu, et que développera une description appropriée. Il est trop évident que, de ce biais, la phénoménologie est délibérément réaliste. Seulement, si une pure et minutieuse description de l'expérience, entreprise selon la nouvelle méthode, doit aboutir à des résultats d'une impor-

tance capitale pour la science qui utilisera par la suite ces matériaux « de premier choix », le besoin de causalité qui travaille constamment l'esprit humain (comme l'a magnifiquement montré Meyerson) ne peut pas être indéfiniment tenu en veilleuse. Il est même à peu près certain, qu'à moins d'une constante vigilance — bien souvent hélas! en défaut — la phénoménologie qui se présente comme une propédeutique à la philosophie, ne se laisse aller à être une *véritable philosophie*. De ce point de vue, la courbe rentrante exécutée par Husserl, du réalisme à l'idéalisme, se laisse facilement interpréter. Husserl a surtout travaillé, en effet, la phénoménologie de la connaissance et a passé subrepticement de là à une interprétation des fondements de la connaissance, de tonalité nettement idéaliste. A dire vrai, il ne pouvait en être autrement : si les *Méditations cartésiennes* rendent un son extraordinairement idéaliste, c'est précisément à cause du point de vue phénoménologique qui en est l'amorce. Si je me libère au préalable du « présupposé » réaliste, comme condition antécédente, jamais plus je ne pourrai retrouver le réalisme. Comme l'a montré admirablement M. Gilson dans de récents articles d'une portée retentissante, on ne fait pas à l'idéalisme sa part : on est *immédiatement* et franchement réaliste, ou on ne le sera jamais. En s'enfermant dans la pensée ou dans une description de l'expérience de la pensée, ainsi que le fait Husserl, on est du même coup le prisonnier volontaire de l'idéalisme. En réalité, malgré le principe phénoménologique de l'absolue libération à l'égard de tout postulat, on a opté pour le ruineux postulat de l'idéalisme.

\* \* \*

La phénoménologie husserlienne a fait tache d'huile. S'il est superflu de parler, en cette brève esquisse, de l'intuitivisme dialectique d'Emile Lask, tombé pendant la Grande Guerre sur le front russe, il est impossible de négliger le vaste système de Max Scheler, dont la mort prématurée en 1928 n'a pas pu atténuer la prodigieuse influence sur la pensée allemande contemporaine, et même sur la philosophie française, puisqu'un philosophe d'un renom toujours plus grandissant comme M. Gabriel Marcel se réclame ouvertement de lui. L'œuvre de Max Scheler est énorme. Citons simplement les principales : *Der Formalismus in der Ethik und die materiale Wertethik* (le Formalisme dans la morale et l'Ethique matérielle des valeurs); *Vom Ewigen im Menschen* (De l'Eternel dans l'Homme), et pour qui s'intéresserait aux problèmes de l'Allemagne actuelle, l'admirable petit livre : *Die Ursachen des Deutschen Hasses* (Les Causes de la haine contre les Allemands). Scheler a subi profondément des influences contradictoires : Nietzsche, Bergson, saint Augustin, que son génie synthétique a assimilé de façon originale. Tout son système se réfère à un axe central : l'absolue priorité de l'Amour sur l'Être. Aussi est-ce à une phénoménologie de la vie émotionnelle concrète qu'il a consacré tous ses efforts. Sa profonde répugnance pour l'abstraction l'a orienté vers une conception irrationaliste de la connaissance, fondée primordialement, selon lui, sur la *sympathie* « intentionnelle », c'est-à-dire capable d'appréhender, en vertu de son ouverture sur l'être, les réalités existantes. Le monde, dans ce système, n'est plus un ensemble d'*essences* comme se l'imaginait la philosophie grecque, mais un immense complexe de *valeurs* strictement individuelles, hiérarchisées, du sensible au spirituel en passant par le vital et couronnées par le divin et le religieux. Philosopher n'est plus contempler l'univers comme un spectacle immobile, mais user d'une intuition amoureuse qui nous meut vers l'être. On voit par ce schéma que Scheler, bien que tributaire de Husserl, fait figure de penseur autonome.

Avec Nicolaï Hartmann, la phénoménologie se mélange au criticisme néo-kantien, mais c'est avec Martin Heidegger, l'au-

teur célèbre de *Sein und Zeit* (Être et Temps) et le penseur le plus écouté de l'Allemagne d'aujourd'hui, qu'elle s'est le plus dégagée des influences de l'histoire. Sans doute, Heidegger doit-il beaucoup au mystique protestant danois Kierkegaard (et aussi au thomisme et à l'aristotélisme), mais sa puissante originalité et son aristocratique génie de métaphysicien ont su pénétrer, à eux seuls, dans des domaines philosophiques encore inexplorés. Heidegger reprend la vieille, l'éternelle question de la philosophie : qu'est-ce que l'être? et la renouvelle complètement en partant de l'être de l'homme en son existence concrète. Pour lui, l'être de l'existence humaine se manifeste essentiellement comme *angoisse du temps*. Le fait que l'homme existe dans le monde et que le monde menace sans cesse son existence est à la source du phénomène du souci : ce dernier concrétise le caractère fini et limité de l'existence humaine. La phénoménologie de l'« existence banale », la description des actes de « Monsieur tout le monde », de « l'On anonyme » montre que le fond de l'être humain est constitué par l'inquiétude. Sans doute « l'On » peut sublimer cette inquiétude et la transformer en un morne ennui quotidien qui perd l'existence dans le monde et nivelle complètement la structure de l'être, mais l'inquiétude peut aussi suivre une voie ascendante et se prolonger en angoisse. Dans l'angoisse, l'existence, loin de se dissoudre dans la platitude de l'ennui, « se retrouve elle-même » : elle se concentre et parvient à sa plus haute densité, elle rend l'homme à lui-même et lui montre son existence finie, limitée, perdue dans l'opacité de l'irrationnel, et mortellement délaissée. Cette angoisse, caractéristique de l'être, quand elle s'exprime, devient « conscience de la faute ». L'être humain est une créature déchue, et la « résolution résignée » (*Entschlossenheit*) de la faute fait que l'existence, au point culminant de l'angoisse, se trouve en face d'elle-même en comprend son essence. Heidegger couronne cette « analytique existentielle » de l'existence humaine par une ontologie existentielle qui en définit la structure métaphysique : « L'être pour la mort (*Sein zum Tode*), c'est-à-dire le caractère fini de la temporalité, est l'authentique fondement du caractère historique de l'existence humaine. » Un autre caractère de la métaphysique heideggerienne est sa répugnance pour toute critique de la connaissance. L'épistémologie n'est pas la condition préalable de l'ontologie. Celle-ci

s'impose de par elle-même en vertu de sa situation privilégiée au delà de l'opposition factice que le kantisme a tracée entre le sujet et l'objet. Exister, c'est se temporaliser (*sich zeitigen*). C'est ce que ne peut comprendre l'idéalisme critique qui escamote le temps et le rejette en dehors de l'être. L'existentialisme de Heidegger est nettement anti-idéaliste.

Tel est, ramassé en sa substance, l'étrange et fascinant système métaphysique de Heidegger. Il porte indéniablement la marque de la situation tragique où s'est débattue et se débat encore l'Allemagne d'aujourd'hui. Le pessimisme protestant l'a aussi marqué de son sceau, de même que le bergsonisme.

La philosophie de Martin Heidegger a donné le branle à toute une série de théories « existentialistes » dont la plus importante est celle de Jaspers. Elle a certainement aussi influencé la métaphysique du Père jésuite Przywara, dont l'axe est constitué par la notion de créature. Elle présente enfin de très nettes affinités avec « la théologie dialectique » de Karl Barth, qui procède, comme Heidegger, de Kierkegaard. L'influence combinée de la phénoménologie et du kierkegaardisme se révèle dans l'œuvre extrêmement importante de Theodor Haecker, qui a su, par leur intermédiaire, renouveler le thomisme de l'intérieur et le rendre de la sorte accessible aux philosophes allemands qui n'avaient jusqu'aujourd'hui pour lui que dédain. A ce courant aux eaux neuves de la *philosophia perennis* appartiennent également, à des titres divers, deux philosophes catholiques d'une très grande valeur : Peter Wust et Hans André, l'un s'attachant à la philosophie des sciences, et particulièrement de la botanique, et se réclamant de l'*Art poétique* de Claudel, l'autre développant, dans un beau style oratoire et vibrant, une métaphysique de l'inquiétude et de la piété (1).

MARCEL DE CORTE.

Agrégé de l'Enseignement supérieur,  
Assistent à l'Université de Liège.

(1) Nous avons négligé ici Spengel, l'auteur du *Déclin de l'Occident*, parce qu'il doit à peu près tout à Scheler et Ludwig Klages, dont nous avons parlé ici même dans un récent article. Nous avons laissé aussi de côté les historiens de la philosophie, dont le plus important est Mgr Grabmann. Enfin, nous n'avons rien dit du thomisme parce que sa situation en Allemagne mériterait une étude spéciale. Signalons, en terminant, qu'avec leur manie annexionniste beaucoup de critiques allemands dénomment l'existentialisme de Heidegger la métaphysique du III<sup>e</sup> Reich.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### « Le Poème de la Sainte Liturgie »

La nouvelle édition de cet ouvrage de MAURICE ZUNDEL (à l'Œuvre de Saint-Maurice, en Suisse, et dépôt, en France, à la Maison Desclée, rue des Saint-Pères, Paris), gracieux volume 13 x 17 centimètres de 396 pages, prix 20 francs français, est si richement augmentée, si entièrement refaite qu'elle est un nouveau livre. Un livre qui vient à son heure. « Un Poème, comme nous le présente justement l'éditeur, qui chante la Messe pour la faire vivre dans toute la splendeur de ses harmonies divines. Un Poème qui chante l'Univers avec amour et qui projette sur la face de toute créature le resplendissement du

Visage de Dieu. Un livre écrit avec des mots qui ont la fraîcheur et la nouveauté de la Découverte. C'est le contact direct avec la Réalité et non seulement avec les mots qui l'expriment. Il est éminemment actuel, tant par sa doctrine d'ineffable Joie qu'par le chant de son style et sa merveilleuse architecture littéraire... Une œuvre unique, nécessaire, vivement attendue, avec tout le jaillissement de vie, l'accent persuasif et personnel qu'a su y mettre l'auteur. Un livre qu'il faut lire parce qu'il est simplement vrai. Avec le *Poème de la Sainte Liturgie*, la Foi retrouve sa puissance de séduction, elle redécouvre la Divine Beauté. » A cette fanfare je fais écho, je souscris à ces éloges. Maurice Zundel est à la fois un penseur profond, original, un pascalisant, un théologien averti, un mystique de la bonne école, un poète, un maître écrivain.

J'avoue sans détour qu'il est d'une lecture difficile, requiert la haute tension des facultés et qu'on ne le goûte bien, qu'on ne

le savoure qu'à petites gorgées en y mettant quelques semaines. C'est un livre qu'il faut vivre pour en reconnaître la valeur. Par ailleurs, il suffirait, pour avoir une idée de la manière de Maurice Zundel, de lire les premières pages : *Une Vision sacramentelle de l'Univers*. C'est une superbe envolée métaphysique et mystique; elle s'achève ainsi : « L'Univers en état de contemplation (devant la Croix et l'Eucharistie) n'est plus qu'un immense sacrement. On le découvre enfin avec ses trois dimensions d'être (allusion à la conception pascalienne sur les distances qui vont à l'infini entre les corps, les esprits, la Charité), en l'ouverture infinie de ses trois ordres, comme la suprême offrande de la Charité divine à la Charité humaine et comme la suprême action de grâces de la Charité humaine à la Charité divine. L'Infini est là, à portée de l'Esprit, au cœur de la matière transfigurée qu'on ne peut plus voir que par les yeux de l'âme, à mesure qu'on goûte au divin Ferment qui incorpore à notre vie, sous le voile du pain, le Mystère infini de l'Amour crucifié. »

La presque totalité du livre, déroulant toute la liturgie de la messe des catéchumènes ou liturgie de la synagogue, puis celle de la Cène ou Messe des fidèles, projette sur toutes leurs parties les irradiations des cimes de la pensée et de la foi. *Fides quaerens intellectum*, la Foi en quête de l'intelligence et celle-ci, à sa lumière, approfondissant ses abîmes.

Avant d'en laisser entrevoir quelques aspects, je mets en vedette la conception théologique de la messe telle que Maurice Zundel l'expose, en dehors de son commentaire, dans les dernières pages du livre. Il s'empare d'un mot fameux de saint Paul : l'Eglise est le *Plérôme* du Christ (Ep. aux Ephésiens), c'est-à-dire l'accomplissement, l'achèvement, la plénitude de Celui qui est son chef, bien qu'elle n'ait d'existence et de vertu que dans le Christ, parce que sa fonction de Sauveur demeure en quelque façon potentielle, tant que sa Passion n'est pas devenue effectivement principe de Vie dans une humanité qui fait corps avec lui. Partant de là, Maurice Zundel définit la Messe, le *Plérôme de la Croix*. En effet, « le sacrifice de la Messe est le sacrement du sacrifice de la Croix, le signe qui le représente et le réalise, le signe qui figure et nous rend véritablement présent le sacrifice de la Croix ou encore le signe qui nous y rend véritablement, c'est-à-dire spirituellement présents ». Evidemment la Messe tire toute son efficacité de l'Acte rédempteur, mais celui-ci ne nous serait pas communiqué sans l'efficacité de la Messe. La Messe est donc l'épanouissement de l'Acte rédempteur dans le cœur de l'Eglise identifiée au Sauveur crucifié, par les paroles du Mémorial qui rend présent ce qu'il commémore. « L'Acte rédempteur, accompli une fois pour toutes, est éternellement fécond, pourvu qu'une adhésion véritable à son mystère en laisse rejaillir en nous l'inépuisable vertu. » Et voici où le poète rejoint le théologien : « La divine liturgie (le nom oriental de la Messe, son vrai nom, *Missa* pour *Missio*, ne désignant à la lettre que le renvoi des catéchumènes, puis des fidèles) ouvre les écluses du fleuve de vie en ouvrant les entrées de notre âme, et nous rend présente l'unique et éternelle oblation du Calvaire, en lui rendant présents nos cœurs ». Toute cette sublime théologie est ramassée dans le *Plérôme de la Croix*. N'est-ce pas une rare trouvaille ?

\* \* \*

Le signe de la Croix initial n'est pas pour Maurice Zundel la simple formule d'un problème métaphysique, c'est « le mystère de l'éternelle Sainteté dans l'altruisme infini d'une éternelle charité », car, a dit saint Jean, « Dieu est Charité ».

« Faut-il s'étonner, dès lors, que la parabole (entendez la projection ou l'expression) temporelle de la Vie divine en l'incarnation du Verbe s'achève sur la Croix (le geste du signe) dans

l'anathème de la plus atroce pauvreté, et dans l'ouverture infinie des bras étendus. » Avec quelle totale intériorité il conviendrait de faire le signe de la croix partout et toujours, avec un spécial recueillement en entrant dans la divine Liturgie.

De la vaste étude comprenant : 1° la *Préparation* : Signe de la Croix, *Judica me, Confiteor*; 2° les *Rites d'entrée* : le Baiser liturgique, *Introït, Kyrie*; 3° l'*Hymne angélique*; 4° la *Messe des catéchumènes* proprement dite, Collecte, Epître, Graduel, Alleluia, Séquence, Trait, Evangile; 5° le *Symbole de la Foi*, il n'est pas une seule de ces subdivisions qui ne prête à d'admirables effusions. Je n'en choisis que deux parmi les éléments qui passent le plus facilement inaperçus, d'abord le *Baiser liturgique*.

Pour le comprendre, il faut rappeler que l'Autel est le sépulcre du Seigneur. Cinq croix impriment en la pierre sacrée la lumière des cinq plaies. Mais sur le silence du tombeau plane la revanche de la vie : de la pierre où il est comme enclos. Il va rejaillir en quelque sorte par la Consécration. Or, dans la langue humaine, baiser veut dire : Vous êtes pour moi une nourriture, une raison d'être, une source de vie. Ici le geste se renouvelle en sa plénitude : c'est l'*adhésion de tout l'être au Sauveur crucifié*. Me voici pour mourir avec Vous, pour Vous et par Vous. Me voici pour vivre, non plus ma vie, mais la Vôtre. « Baiser matinal où notre amour s'ensevelit dans l'agonie et la mort, dans l'espérance et la victoire du Fils unique.

Au cours de la Messe, le *Baiser de paix* manifestera dans l'accolade des officiants, l'épanouissement spontané, à l'égard des hommes, de la Charité envers Dieu. »

Quelle profondeur dans cette observation : « Les lèvres (sacerdotales) qui gardent l'empreinte de l'Autel ne peuvent plus profaner le langage de la Tendresse, et leur cœur qui a reposé sur le cœur du Maître sait qu'on n'aime point, à moins de donner sa vie. »

L'autre spécimen est le *Chant du Graduel*.

Ici se place d'abord une théorie sur le langage, la poésie et le chant. A très grands traits en voici le fond. Les mots sont les signes des choses. Où sont les choses en elles-mêmes? C'est leur secret, leur coefficient d'intelligibilité qui est l'objet de la recherche, la donnée intérieure, intangible. L'œil est une chose; le regard, le *reflet du dedans*, en est une autre, et c'est le regard que nous fixons. Ainsi la pensée mystérieuse infuse dans l'univers aiguillonne la recherche des savants et les plus grands d'entre eux, un Pierre Termier, sont ceux qui prennent le contact immatériel avec la spiritualité du monde, obéissent à son incoercible aimantation, recueillent ses muettes confidences et, à l'instar des mystiques, communient avec l'ineffable. Comme les choses matérielles, les mots aussi peuvent devenir vivants, le langage peut s'ouvrir aux résonances intérieures. « Ce qui importe vraiment, ce n'est point la signification étroitement compartimentée qui est la gloire des dictionnaires, mais le halo impondérable où affleure à peine la présence indicible où toute chose est baignée. »

Donc la poésie est l'état suprême du langage, puisque images et rythmes y recueillent le pouvoir suggestif des mots « en laissant transparaître tout l'au-delà ». Mais la musique est l'achèvement de la poésie, elle qui, délaissant toute signification précise, n'exprime que l'aspect ineffable de l'univers. Poésie et Musique, répondant à l'appel de la Source, se retrouvent naturellement au cœur de la Liturgie : elles contemplent et adorent, elles élèvent et purifient. Quoi d'étonnant de rencontrer leur concours après l'Epître, la leçon de l'Apôtre! Il importait d'en laisser fructifier le message en méditation personnelle, d'écouter l'unique Parole qu'aucune parole ne peut dire. « Le Chant du Graduel (ainsi nommé des degrés de l'ambon que gravissait le diacre) est cette phase de silence et ce temps de repos, où l'enseigne-

ment reçu s'épanouit en prière dans l'envol suave de la Cantilène, qui distille, en neumes de lumière, une rosée divine. »

Après de multiples exemples, après la citation du Graduel de la messe de l'Apparition de la B. M. V., 11 février, qui se termine par ces mots : *Lève-Toi, ô très belle, et viens*, Maurice Zundl conclut : « C'est là tout le Graduel, en la touche mystérieuse de l'Esprit qui nous conduit, à travers le déroulement des textes, à la Présence ineffable vers laquelle tout être est tendu : Lève-Toi et viens! »

\* \* \*

Les considérations précédentes ne peuvent donner qu'une faible idée des vues pénétrantes que renferme chaque page du commentaire de la Cène ou Messe des fidèles dont les trois sommets sont l'Oblation, la Consécration et la Communion.

Je me borne aujourd'hui à donner en raccourci l'Offertoire qui traduit en fait ces premières paroles de la Cène : « *La veille de sa Passion, il prit du pain dans ses mains saintes et vénérables.* »

A la Messe, nous sommes à table avec Jésus. Nous l'entendons proposer aux Douze sa propre chair comme crucifiée sous le signe qui la communique, sous la figure du pain, où l'élément visible offre aux sens le point d'appui dont ils ont besoin pour éprouver à leur manière la réalité de la Présence dispensée par le Sacrement, mais où les sens ne peuvent rien pressentir s'ils ne sont devenus intérieurs à la Foi. « *Le Verbe fait chair ne va plus prendre à nos yeux qu'un visage de chose.* » Ce silence du Verbe! Il n'y a que le silence de tout l'être, dans la mort du moi, qui puisse entendre la mystérieuse clameur de ce silence. Et quelle leçon dans nos vaines et bruyantes agitations! L'action doit jaillir du silence et y demeurer pour y conduire, la puissance n'est que l'émanation du silence pour mettre les hommes en mesure d'écouter la Parole qui résonne silencieusement dans leur âme.

Je vous adore avec ferveur, Divinité cachée. Sur la table du Pauvre, centre de la liturgie, il n'y a sur la nappe claire que ce morceau de pain et cette goutte de vin que le journalier emporte avec soi dans son panier flétri : « *Donnez-moi votre vie telle qu'elle est, et j'en ferai Ma vie telle qu'elle est.* » Telle est la liturgie du Fils de l'homme. Il nous a pris au point le plus matériel de notre vie, le besoin de manger, et il nous a appris à communier sous la fragilité du Pain au Roi immortel des siècles, et à étancher notre soif dans le calice de son Sang, à l'eau qui jaillit en vie éternelle. « *Si la nourriture même a pu être transsubstantiée, si son être a pu céder à l'invasion mystérieuse du Seigneur et s'effacer en Lui pour n'être plus que le Foyer ineffable de sa Présence, qu'est-ce qui pourra échapper à l'assomption divinissante de son étreinte fraternelle?* »

Cela dit, nous approchons et donnons au Divin Pauvre un peu de notre pain et un peu de notre vin, afin qu'Il nous les rende investis de Sa Présence, dans une communion de toute Sa vie avec la nôtre. Sur la patène que le prêtre élève en un geste d'offrande, mettons en esprit tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Puis vient l'admirable formule de l'offrande : « *Recevez, Père saint,* » qui enveloppe toute la chrétienté. Le Père nous exauce par le Fils, en nous confondant avec Lui dans le même regard de son éternelle dilection. « *La goutte d'eau infuse au calice représente cette mystérieuse identification. La formule de l'oblation du calice embrasse le monde entier. Le Cœur de Jésus n'a point de limites, le cœur de l'Eglise n'a point de frontières : c'est le même.* »

\* \* \*

Dans l'antique liturgie, les fidèles n'étaient point passifs; ils offraient eux-mêmes le pain et le vin destinés à véhiculer la

présence du Seigneur. C'est ce que Ghéon a mis en scène dans son *Mystère de la Messe*. De bonne heure, ils s'accoutumèrent à joindre au pain et au vin des dons en nature, blé, raisin, surtout pour subvenir à l'entretien de leurs prêtres et à l'indigence des pauvres. La Foi leur suggérait que toutes ces offrandes, destinées à l'autel, et aussi à la table du prêtre, à la nourriture du pauvre, étaient toutes appelées à devenir la chair et le sang du Christ, de diverses manières, puisqu'Il avait dit : « *Qui vous reçoit Me reçoit* », et encore : « *Ce que vous avez fait au dernier d'entre Mes frères, c'est à Moi-même que vous l'avez fait.* »

Et l'on savait, aux âges apostoliques, que ces paroles jugeront le monde.

Lorsque, à partir du XI<sup>e</sup> siècle, l'adoption du pain azyme, en Occident, eut interdit aux fidèles d'apporter le pain préparé pour l'usage domestique, comme les offrandes furent sur le point de tarir, l'Eglise rappela à ses enfants qu'ils ne devaient point se présenter les mains vides à la Table du Seigneur, où Il apporte, Lui, les richesses infinies de Sa Passion et ainsi les dons en nature se convertirent en dons monnayés, en argent, sous forme d'offrande au célébrant en retour d'une part spéciale aux fruits de la messe, sous forme de contribution aux charges paroissiales : en style moderne, sous forme d'honoraires et sous forme de quêtes. Il n'y a donc pas lieu pour les pharisiens de se scandaliser. « *Cet argent est sacré autant que le pain, autant que le travail lui-même, puisqu'il n'est que le substitut du travail, dans les échanges indispensables à la vie corporelle.* »

J. SCHYRGENS.



WHITE STAR LEOPOLD

BIERE LEOPOLD  
*la plus fine*

Brasserie LÉOPOLD, 55, rue Vautier  
BRUXELLES 7  
Téléph. 11 92 70

Ses Bières sont fines et tonifiantes  
En fûts et en bouteilles